



L'embarras, émotion ambivalente et complexe : une présentation théorique

Hélène Maire, Marie-France Agnoletti, Daniel Zagar

► To cite this version:

Hélène Maire, Marie-France Agnoletti, Daniel Zagar. L'embarras, émotion ambivalente et complexe : une présentation théorique. L'Année psychologique, 2019, 119 (2), pp.199-242. 10.3917/anpsy1.192.0199 . hal-02150920

HAL Id: hal-02150920

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-02150920v1>

Submitted on 7 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'embarras, émotion ambivalente et complexe : une présentation théorique

Hélène MAIRE^{1,3}, Marie-France AGNOLETTI² & Daniel ZAGAR³

¹ Laboratoire Lorrain de Psychologie et de Neurosciences de la Dynamique des Comportements (2LPN, EA 7489), Université de Lorraine, 23 boulevard Albert Ier, 54015 NANCY Cedex, France. Email: helene.maire@univ-lorraine.fr. Téléphone: +336 80 40 88 00

² Laboratoire Psychologie Ergonomique et Sociale pour l'Expérience Utilisateur (PErSEUs, EA 7312), Université de Lorraine, Metz, France.

³ Laboratoire Analyse et Traitement Informatisé de la Langue Française (ATILF) - CNRS (UMR 7118), Université de Lorraine, Nancy, France.

Résumé : Cet article propose une synthèse de la littérature sur l'embarras, émotion complexe et sociale relativement sous-documentée par rapport à d'autres émotions réflexives comme la honte ou la culpabilité. Le premier objectif de cette note théorique consiste, après avoir défini les principales caractéristiques de l'embarras, à proposer une classification des modèles explicatifs de ses causes. Le second objectif vise à recenser et à questionner les effets sociaux de l'embarras éprouvé et exprimé, ainsi que les effets plus directs (motivationnels et physiologiques) sur l'individu embarrassé lui-même. Différents points d'ambivalence sont ainsi mis en lumière, et ce de façon à proposer des perspectives de recherche issues de la psychologie cognitive et sociale.

Mots-clés : embarras ; expression ; tendances à l'action ; Soi

Abstract : This paper provides a review of the literature on embarrassment, a both complex and social emotion which has been little documented as compared with other self-conscious emotions such as shame or guilt. The first aim of the current note is to define the main characteristics of embarrassment, then to propose a classification of the different models which examines its causes. The second objective is to map and to question the social effects of both experienced and expressed embarrassment, as well as some more straightforward effects (motivational and physiological) on the embarrassed individual. Several ambivalent points are highlighted in order to suggest some perspectives arising from cognitive and social psychology for future research.

Key-words : embarrassment ; expression ; action tendencies ; Self

Pour citer cet article :

Maire, H., Agnoletti, M.-F., & Zagar, D. (2019). L'embarras, émotion ambivalente et complexe : Une présentation théorique. *L'Année Psychologique/Topics in Cognitive Psychology*, 2(119), 199-242.

Qu'ont en commun le petit morceau de salade resté coincé entre les dents après un repas, la dame à qui on demande le terme de sa grossesse alors qu'elle n'est pas enceinte, ou une avalanche imprévue et excessive de compliments ? Ces micro-événements déclenchent une émotion à la fois banale et extrêmement aversive, produite *dans*, voire *par*, l'interaction : l'embarras. En dépit de cette banalité de surface, nous verrons que l'embarras, en agissant comme un instrument de « contrôle social intériorisé » (e.g., Chekroun & Nugier, 2011) ainsi que par les bénéfices de son expression, joue un rôle majeur dans la dynamique des relations au sein des groupes sociaux. En outre, cette émotion peut avoir des effets tantôt bénéfiques, tantôt délétères pour l'individu, en influençant ses comportements quotidiens tels que ses comportements d'aide (Apsler, 1975 ; Edelman, Childs, Harvey, Kellock & Strain-Clarck, 1984 ; Edwards, 1975 ; Foss & Crenshaw, 1978; Zoccola, Green, Karoutsos, Katona, & Sabini, 2011), ses choix de consommation, la fréquence et les contenus de ses consultations médicales ou encore l'utilisation de préservatifs (e.g., Consedine, Krivoshekova, & Harris, 2007 ; Harris, 2006 ; Leary, 1995 ; Leary & Dobbins, 1983). Cette ambivalence, tant dans son expérience que dans son expression, ainsi que les enjeux associés, rendent l'embarras particulièrement intrigant et digne d'investigation pour les chercheurs. Rapportée comme l'émotion la plus fréquemment vécue dans les interactions quotidiennes (Shimanoff, 1984), elle a pourtant été largement sous-documentée par rapport à ses proches « cousins » (honte, culpabilité). Dans cette note théorique, nous examinerons dans un premier temps en quoi l'embarras est une émotion à valence négative à la fois réflexive, complexe et sociale, qui se distingue des émotions de base mais aussi d'autres émotions réflexives. Différents modèles explicatifs établissant ses antécédents (i.e., ses événements déclencheurs), ainsi que les facteurs individuels pouvant moduler leur caractère embarrassant, seront ensuite passés en revue, classifiés et interrogés. Dans une troisième partie, nous présenterons les effets sociaux

de l'expérience et de l'expression de l'embarras. Nous présenterons dans un quatrième temps les travaux, plus rares, centrés sur les modifications physiologiques et motivationnelles liées à l'embarras. Enfin, une fois les limites méthodologiques examinées et à partir des points d'ambivalence relevés, des perspectives de recherche permettant d'envisager les effets de l'embarras sur le plan socio-cognitif seront proposées.

Portrait de l'embarras dans le champ des émotions

Distinguer émotions réflexives et émotions de base

L'embarras fait partie des émotions dites réflexives (« *self-conscious emotions* »), morales ou sociales, spécifiquement humaines et liées aux capacités de métacognition. Agissant comme des signaux aversifs en cas de transgressions de normes sociales ou de règles morales, ces émotions réflexives jouent un rôle crucial dans la fluidité de l'ordre social (Goffman, 1974 ; Haidt, 2003), et de manière plus large, dans la possibilité même d'une vie en société. Ainsi, elles facilitent la coopération et l'altruisme (e.g., Jourdeuil & Petit, 2015) et sont au contraire défaillantes ou troublées dans certaines pathologies comme la psychopathie (e.g., Brandt, Kennedy, Patrick, & Curtin, 1997). Elles se distinguent des émotions de base par au moins quatre aspects.

La première de ces distinctions concerne deux caractéristiques de l'origine de ces émotions : leurs *antécédents* et le *locus de contrôle* qui leur est associé, c'est-à-dire la localisation perçue de leur cause. D'une part, les antécédents des émotions de base sont liés à la survie, biologiquement déterminés et supposés universels. A l'inverse, ceux des émotions réflexives sont liés à des normes et valeurs socialement construites, et varient selon les contextes sociaux, historiques ou culturels (Hareli & Parkinson, 2008 ; Kitayama, Markus, &

Matsumoto, 1995 ; Tracy & Robbins, 2004). Par exemple, dans certaines communautés non occidentales, le simple fait de se trouver en présence d'une personne de rang plus élevé que soi génère une forme de honte, « protohonte » nommée par exemple « *lajya* » en Inde ou « *hasham* » chez les Bédouins d'Égypte (Keltner & Haidt, 1999 ; voir aussi Edelman & Iwawaki, 1987, pour les variations interculturelles de l'embarras). D'autre part, dans la plupart des cas, la cause perçue d'une émotion de base est externe, c'est-à-dire attribuée à une entité extérieure ; par exemple, on peut être en colère parce que quelqu'un nous a menti, triste qu'un ami ait échoué à un entretien d'embauche, ou amusé(e) à l'écoute d'une anecdote particulièrement hilarante. En revanche, la cause perçue d'une émotion réflexive est toujours attribuée au Soi, donc interne : on peut se sentir coupable d'avoir menti, honteux d'avoir échoué à un entretien d'embauche, ou embarrassé de trébucher et de tomber par terre en public (Weiner, Graham, & Chandler, 1982, pour la comparaison des attributions causales entre culpabilité et colère).

La deuxième distinction a trait à la manière dont les émotions sont *exprimées*. Chaque émotion de base se caractérise par une expression faciale spécifique, reconnaissable lorsqu'elle est figée, et supposée universelle, à la fois dans sa production et dans sa reconnaissance (Ekman, 1992). L'expression des émotions réflexives, quant à elle, est reconnue avec beaucoup moins d'acuité (notamment la culpabilité ; Keltner & Buswell, 1996), car elles ne se sont pas associées de façon fixe et stéréotypée à un pattern facial particulier ; leur expression ne peut se décrire qu'en prenant en compte l'intégralité du corps (incluant gestes, direction du regard, inclinaison de la tête, posture générale...) et la séquence temporelle dans laquelle elle s'inscrit (e.g., Izard, 1977 ; Shariff & Tracy, 2009). Par ailleurs, elle varie massivement selon le contexte culturel, historique ou social. Par exemple, le « *tongue bite* » est un claquement de langue reconnu comme manifestant de l'embarras en Inde, mais très peu aux États-Unis (Keltner & Anderson, 2000).

La troisième distinction concerne les *structures cérébrales* impliquées. Les émotions de base sont notamment corrélées à l'activation de l'amygdale, du thalamus, du mésencéphale supérieur et de l'insula (Berthoz, Armony, Blair, & Dolan, 2002 ; Moll, Oliveira-Souza, Eslinger, Bramati, Mourao-Miranda, Andreiuolo, & Pessoa, 2002). Les émotions réflexives, quant à elles, sont corrélées à l'activation d'un ensemble plus vaste de régions cérébrales : des régions temporales (sillon temporal supérieur gauche, gyrus fusiforme), préfrontales (Aire 9 de Brodmann, cortex préfrontal médian ; Moll & de Oliveira-Souza, 2007 ; Moll, Zahn, de Oliveira-Souza, Krueger, & Grafman, 2005) et frontales (Aires 8, 6 et 47 de Brodmann) (pour une revue, voir Bastin, Harrison, Davey, Moll, & Whittle, 2016). Ces résultats suggèrent que les émotions réflexives impliquent une évaluation plus complexe, et ce particulièrement dans le cas de l'embarras (Takahashi, Yahata, Koeda, Matsuda, Asai, & Okubo, 2004 ; voir aussi Finger, Marsch, Kamel, Mitchell, & Blair, 2006).

La quatrième distinction a trait à l'*acquisition développementale de la capacité à éprouver, exprimer et reconnaître* chez autrui ces émotions, selon deux critères : l'âge d'acquisition et les indices qui la rendent possible. D'une part, les émotions réflexives sont acquises plus tardivement que pour les émotions de base. Universelles et biologiquement déterminées par des « programmes d'action », ces dernières ne requièrent pas de capacités cognitives développées (Izard, 1994 ; Tomkins, 1962), et peuvent être éprouvées, exprimées et reconnues chez autrui dès 6-8 mois (e.g., Repacholi, 1998 ; Robbins & Parlavecchio, 2006). Par contraste, les émotions réflexives impliquent la capacité du sujet à *a)* se décentrer de lui-même et se percevoir comme une entité distincte des autres et *b)* s'évaluer et se comparer à autrui ou à un concept de Soi idéal, ce qui implique *c)* d'avoir acquis et intériorisé normes sociales et principes moraux (Bennett & Matthews, 2000 ; Buss, Iscoe, & Buss, 1979 ; Colonnese, Engelhard, & Bögers, 2010 ; Lewis, 2008), en lien avec l'acquisition d'une Théorie de l'Esprit (Heerey, Keltner, & Capps, 2003). Elles s'acquièrent par conséquent

beaucoup moins précocement, à partir de 2-3 ans. Par exemple, un enfant de 2 ans confronté à une tâche éprouvera de la tristesse s'il échoue et de la joie s'il réussit. Mais à partir de 3 ans, l'échec à une tâche facile (par rapport à une tâche difficile) suscitera plutôt de la honte, tandis que la réussite à une tâche difficile (par rapport à une tâche facile) engendra plutôt de la fierté (Lewis, Alessandri, & Sullivan, 1992). D'autre part, l'acquisition de ces deux types d'émotions est fondée sur des indices différents. Alors que les émotions de base s'acquièrent à partir des expressions faciales dont la reconnaissance est immédiate (Russell & Widen, 2002 ; Widen & Russell, 2003), les émotions réflexives s'acquièrent sur la base de « scripts émotionnels », c'est-à-dire des scénarios qui mentionnent les antécédents de l'émotion, son nom et le sentiment subjectif associé (Widen, Pochedly, & Russell, 2015 ; Widen & Russell, 2010). Ainsi, il s'agit d'émotions plus complexes, s'appuyant sur une narration et un contexte, et de nature relationnelle puisque les scripts permettant leur acquisition impliquent au moins deux personnes et sont centrés sur leur relation.

Distinguer l'embarras d'autres émotions réflexives

Les émotions réflexives sont liées à une blessure ou un renforcement du Soi (Harter, 1999), et sont de deux sortes : les émotions *comparatives* (envie, jalousie), qui impliquent la comparaison avec les qualités, résultats ou objets possédés par autrui, et les émotions *liées à l'évaluation du Soi* (embarras, honte, culpabilité, fierté) qui sont basées sur la comparaison du Soi et des éléments qui lui sont associés (comportements, représentations privées ou publiques, etc.) avec des standards personnels, sociaux ou moraux (Niedenthal, Krauth-Gruber, & Ric, 2006). Parmi ces dernières, il est souvent mal aisé de distinguer les trois émotions à valence négative que sont la honte, la culpabilité et l'embarras. Le Tableau 1 présente une synthèse des travaux mettant en lumière les principales différences entre ces trois émotions. Notons

que les modèles ne s'accordent pas toujours entre eux, et que certains points de divergence persistent entre les auteurs sur des distinctions bien spécifiques, particulièrement entre honte et culpabilité dont l'émergence semble être parfois corrélée. A titre d'exemple, s'il y a accord pour considérer qu'une transgression est à l'origine des émotions de honte et de culpabilité, sa nature publique ou privée est tantôt vue comme un critère distinctif (la honte nécessitant un public, contrairement à la culpabilité), tantôt seulement comme un facteur facilitant pour l'apparition de la honte (e.g., Tangney, Stuewig, & Mashek, 2007). Cette esquisse rapide peut être approfondie par la lecture des recensions très complètes de ces différences par Keltner (1996), Lewis (2008), Tangney, Mashek et Stuewig (2005), ainsi que Tangney, Miller, Flicker et Barlow (1996).

Caractéristique	Embarras	Honte	Culpabilité	Références
Nature	Emotion sociale	Emotions morales		Ausubel (1955)
Antécédents prototypiques	Transgression d'une convention sociale¹ Exclusivement publique : - s'éprouve en présence réelle ou imaginée d'un tiers - active des représentations de Soi publiques Plus fréquent et/ou marqué avec des inconnus ou de simples connaissances	Transgression touchant au noyau du Soi Publique ou privée : - s'éprouve plutôt en présence d'un tiers - active des représentations de Soi publiques et/ou privées Plus fréquentes et/ou marquées avec des personnes proches	Transgression d'une règle morale Plutôt privée : - s'éprouve sans nécessairement la présence d'un tiers - active des représentations de Soi privées	Buss (1980) Lewis (1992) McDonald & Davies (1983) Miller (1996) Sabini, Garvey, & Hall (2001) Smith, Webster, Parrott, & Eyre (2002) Tangney & Dearing (2002) Tangney et al. (1996) Wallbott & Scherer (1995)
Cause perçue	Manque de capacité, de compétence ou d'habileté Ce qu'est le Soi <i>dans une certaine situation</i> (focalisation sur ce que le comportement indique du Soi)	Ce qu'est le Soi : attribution au Soi complète, cause globale (focalisation sur le Soi)	Manque d'effort Ce qu'a <i>fait</i> le Soi : attribution au Soi partielle, cause spécifique (focalisation sur le comportement)	Keltner & Busswell (1997) Lewis (2008) Niedenthal, Tangney, & Gavanski (1994) Tangney & Dearing (2002)
Durée	Brève	Variable		Miller & Tangney (1994) Wallbott & Scherer (1995)
Expérience phénoménologique	Sentiment d'être gauche, maladroit, penaud A la fois, désir de fuir/se cacher et désir de réparer la situation	Déprime, regret, sentiment d'être sans valeur ou impuissant(e) Désir de fuir, de se cacher, de prendre de la distance	Tension, remords, regret, sentiment d'être immoral(e) Désir de réparer la situation et/ou le tort causé	Chekroun & Nugier (2011) Tangney et al., (1996) Tangney & Dearing (2002)
Tendances à l'(in)action associées	Tentative de réparer l'image sociale et la présentation de soi: A la fois approche et évitement, repli sur soi et mouvement vers autrui	Evitement: repli sur soi, attitude défensive	Approche : conduites proactives et constructives, tentative pour réparer un tort fait à <i>autrui</i> (excuses,...)	Chekroun & Nugier (2011) Graton & Ric (2017) Howell, Turowski, & Buro (2012) Keltner & Buswell, (1996) Ketelaar & Au (2003)
Expression	Séquence dynamique ordonnée et brève, incluant mouvement de la tête vers le bas et	Expression statique, incluant tête baissée, regard vers le bas. Pas de	Pas de pattern expressif prototypique. Pas de sourire	Keltner (1995) Keltner & Busswell (1997)

¹ La sensibilité aux transgressions sociales (embarras) apparaît plus tardivement que celle touchant aux transgressions morales (culpabilité, honte) (Smetana, 1985).

	la gauche, regard vers le bas, sourire non Duchenne	sourire		Tracy, Robins, & Schriber (2009)
Comportements effectifs : exemple de l'aide	Augmentation des comportements d'aide	Pas/peu d'effets sur les comportements d'aide	Augmentation des comportements d'aide	Apsler (1975) De Hooge, Zeelenberg, & Breugelmans (2007) Xu, Begue, & Shankland (2011)
Ordre d'acquisition développementale	Acquisition développementale plus tardive pour l'embarras que pour la honte ou la culpabilité			Chobhthaigh & Wilson (2015) Colonnesi et al. (2010) Seidner, Stipek, & Feshbach (1988)
Soi évalué	Soi de présentation	Soi central		Niedenthal et al. (2006)
Attention portée à soi / capacité à adopter la perspective d'autrui	?	Réduction de la capacité à adopter la perspective d'autrui: Augmentation des considérations égocentriques et narcissiques, besoin de réassurance et de rehausser l'estime de soi Réduction de la volonté d'affiliation	Augmentation de la capacité à adopter la perspective d'autrui: Augmentation de la volonté à s'affilier, du partage sociale, de la coopération et de la capacité à adopter le point de vue d'autrui	Yang, Yang, & Chiou (2010)
Fonction interpersonnelle	Communication de l'adhésion aux normes sociales et d'une volonté d'apaisement	Inhibition des comportements moralement indésirables	Promotion et de préservation des relations sociales par le maintien de standards moraux	Baumeister, Stillwell & Heatherton (1994) Tangney (1995) Tangney, Wagner, Fletcher, & Gramzow (1992)

Tableau 1 : Synthèse des principales différences entre trois émotions négatives liées à l'évaluation du Soi : embarras, honte et culpabilité

L'embarras ou le Soi évalué : quelques modèles explicatifs

L'embarras, une émotion sociale

Etat inconfortable et inattendu éprouvé *exclusivement en présence réelle ou imaginée d'autrui*, l'embarras est une « douleur sociale » faite d'humiliation, de maladresse et de dépit (Harris, 2006 ; Marcus & Miller, 1999 ; Miller, 2001). Il survient suite à la perception d'une évaluation non désirée (négative ou positive) par un public réel ou imaginaire, lorsqu'un événement public menace notre face, c'est-à-dire la « *valeur sociale positive qu'une personne revendique* » au regard de son statut social et des rôles qui lui sont associés (Goffman, 1974)². Cette dimension sociale a été étudiée par Miller (1996), qui a proposé une catégorisation basée sur l'origine de l'embarras à partir de données auto-rapportées et/ou d'observations écologiques. Selon cette typologie, on peut être embarrassé par : *a*) son propre comportement, lorsqu'il est en décalage avec une norme sociale (chute, piètre performance, perte du contrôle de ses émotions, de son corps, d'objets...) ou avec ses propres objectifs, *b*) son propre comportement *dans l'interaction interpersonnelle*, lorsque cette dernière est maladroite et chaotique, ou « sensible » du fait du statut du partenaire d'interaction (par exemple lors d'une interaction avec un supérieur hiérarchique), *c*) le comportement de quelqu'un d'autre, qui peut nous être adressé directement ou non, et ce de manière délibérée (taquinerie) ou non (gaffe), et *d*) la contagion de l'embarras touchant un tiers (membre de l'endogroupe ou non). L'embarras est donc à comprendre selon une triangulation entre soi, autrui et la situation sociale. Plusieurs modèles ont ainsi été proposés pour expliquer et décrire cette triangulation en jeu lors des situations embarrassantes. De par son caractère réflexif, l'embarras met en jeu

² La notion de « face » a également été reprise par Brown et Levinson (1987), qui distinguent la face *négative*, correspondant à la volonté de conserver son territoire personnel, une autonomie et une liberté d'action, de la face *positive*, renvoyant à la volonté de donner une image de soi favorable, consistante avec sa personnalité et appréciée par les autres. C'est cette dernière qui est en jeu lorsqu'il y a embarras.

le Soi, qui est cas évalué en référence à une entité. Aussi, nous proposons ici de regrouper ces modèles en trois grandes catégories, selon que l'évaluation du Soi se fait vis-à-vis du Soi lui-même (modèles intra-personnels), vis-à-vis d'autrui (modèles interpersonnels), ou vis-à-vis de la situation (modèles situés).

Les modèles intra-personnels

De nombreux auteurs ont mis l'accent sur la dimension réflexive et intra-personnelle de l'embarras, suscitée par l'évaluation du Soi par le Soi lui-même. Ainsi, l'embarras est parfois considéré comme une forme modérée de honte (Borg, Staufenbiel, & Scherer, 1988; Lewis, 2008) ou comme une de ses composantes (Izard, 1977). Mais tandis que la honte résulte d'un manquement à un idéal *commun*, l'embarras émane d'un manquement à un idéal *personnel*, propre à l'individu. L'embarras serait causé par le décalage perçu entre son Soi idéal et son comportement effectif (Babcock, 1988 ; Babcock & Sabini, 1990 ; voir aussi Krishna, Herd, & Aydınoğlu, 2015) : se percevoir en inadéquation avec la situation entraîne une perte temporaire, conjoncturelle, d'estime de soi (Modigliani, 1968, 1971). Ces modèles occultent toutefois la dimension éminemment sociale de l'embarras, qui s'éprouve exclusivement en présence réelle ou imaginée d'autrui. En outre, ces modèles ne permettent pas d'expliquer la dimension contagieuse de l'embarras, c'est-à-dire le fait qu'on puisse être gêné(e) *avec* ou *pour* quelqu'un (« *embarras secondaire* », Asendorpf, 1984 ; « *embarras collectif* », Cupach & Metts, 1994 ; « *embarras par empathie* », Hawk, Fischer, & Van Kleef, 2011, ou Miller 1987 ; « *embarras vicariant* », Melchers, Markett, Montag, Trautner, Weber, Lachmann, Buss, Heinen, & Reuter, 2015 ; Parrott & Harré, 1996, ou Thompson, 2014 ;

« *embarras par association* » en lien avec l'effet « brebis galeuse »³, Chekroun & Nugier, 2011). Comment expliquer qu'on puisse être embarrassé(e) à la place d'autrui ?... Les modèles interpersonnels apportent un éclairage sur cette question.

Les modèles interpersonnels

D'autres auteurs ont davantage mis l'accent sur la dimension interpersonnelle de l'embarras et sur la notion d'évaluation sociale qui lui est rattachée. L'embarras est ainsi conçu comme le résultat de la peur d'être mal jugé(e) par autrui ou de faire mauvaise impression (Edelmann, 1985, 1987 ; Manstead & Semin, 1981). Le Soi se perçoit comme évalué par les autres, générant de l'embarras, une « *forme d'anxiété sociale commune et hautement inconfortable* » (Asendorpf, 1984). L'accent est ici mis sur la contradiction qui existe entre l'image sociale qu'on désire renvoyer aux autres au cours d'un échange et celle qu'on leur renvoie effectivement. Cette contradiction peut prendre deux formes : soit on a transgressé les attentes d'autrui (Sugawara, 1998), soit quelque chose d'intime a été dévoilé aux autres, mis à nu (Crozier, 2006 ; Edelmann, 1985). En dépit de leurs apports, ces modèles de l'évaluation sociale ne permettent pas d'expliquer certaines situations embarrassantes fréquentes. On peut par exemple se trouver embarrassé(e) d'avoir à rappeler à un ami qu'il nous doit de l'argent (situation délicate prototypique). Pourtant dans ce cas, la peur de faire mauvaise impression s'appliquerait plutôt à notre débiteur... On peut aussi éprouver de l'embarras par le simple fait d'être le centre de l'attention, indépendamment de toute évaluation négative (Sabini, Siepmann, Stein, & Meyerowitz, 2000) : par exemple, lorsqu'on nous organise un anniversaire surprise et que tous les regards sont temporairement braqués sur

³ L'effet « brebis galeuse » renvoie à la double tendance des individus à a) juger un membre normatif de l'endogroupe de manière plus favorable qu'un membre normatif de l'exogroupe, et simultanément b) juger un membre déviant de l'endogroupe de manière plus défavorable qu'un membre déviant de l'exogroupe (Chekroun & Nugier, 2011). C'est lors de ce dernier cas que l'embarras par association peut se produire.

nous, ou encore quand on est l'objet de compliments excessifs... Dans ce type de situations, les modèles précédemment décrits ne peuvent expliquer l'apparition d'embarras.

Les modèles situés

Certains auteurs ont mis l'accent sur l'importance du contexte dans l'émergence de l'embarras ; le Soi y est alors évalué vis-à-vis de la situation dans son ensemble, et le ridicule émerge de cette évaluation du Soi en situation. Cette dernière catégorie de modèles s'inspire du modèle dramaturgique proposé par Goffman (1974). Il est fondé sur la notion de « script » (Schank & Abelson, 1977), séquence d'actions prédéterminées et stéréotypées qui permet aux individus de jouer le rôle approprié dans un contexte donné. Selon le modèle dramaturgique, la rupture du script par un comportement inadapté ou maladroit suffit à provoquer de l'embarras. Ainsi, « l'ordre expressif », qui permettait un déroulement fluide de l'échange, est brisé puisque l'enchaînement habituel des comportements auquel on pouvait s'attendre n'a pas lieu (Parrott, Sabini, & Silver, 1988 ; Silver, Sabini, & Parrott, 1987). Ce type de modèles explique pourquoi les transgressions sociales sont des situations typiquement embarrassantes : l'ordre expressif y est rompu. Ils permettent aussi d'expliquer pourquoi certaines situations sans transgressions particulières peuvent également se révéler embarrassantes. Ainsi, être au centre de l'attention amplifie la pression à jouer son rôle au mieux, et de la même façon, les situations délicates, telles qu'avoir à réclamer une somme d'argent prêtée, ne sont pas régies par des scripts préétablis : dans notre exemple, on ne sait pas comment formuler sa requête sans faire perdre la face à l'interlocuteur... Dans ce type de situation, la dynamique interactionnelle n'est pas rompue, elle est simplement maladroite et chaotique, et ceci suffit à générer de l'embarras.

Pour conclure, ces trois familles de modèles semblent complémentaires et leur pouvoir explicatif pourrait en fait dépendre de la nature de la situation à l'origine de l'embarras. En se référant à la classification de Miller (1996), nous pouvons proposer la mise en correspondance suivante. Les modèles intra-personnels rendent davantage compte des cas d'embarras générés par un écart entre son propre comportement et ses objectifs personnels. Les modèles interpersonnels sont à même d'expliquer les cas où l'embarras survient du fait d'un écart entre son propre comportement et une norme sociale (chute, piètre performance, perte du contrôle de ses émotions, de son corps, d'objets...), du comportement de quelqu'un d'autre (taquinerie, gaffe), ou d'une contagion de l'embarras lorsque l'individu initialement embarrassé fait partie de l'endogroupe et qu'on craint d'être assimilé à lui. Enfin, les modèles situés rendent compte des cas d'embarras suscités par son propre comportement *dans l'interaction*, lorsque celle-ci est maladroite (script temporairement rompu ou inexistant), ou sensible en raison du statut du partenaire d'interaction, ou enfin par une contagion de l'embarras lorsque l'individu initialement embarrassé ne fait pas partie de l'endogroupe.

S'il semble ainsi difficile d'établir une quelconque hiérarchie entre ces modèles, on peut toutefois, au-delà de leur complémentarité, dégager a minima leurs traits communs : lors d'une situation sociale, un comportement entraîne la *perception d'un écart* (avec les standards personnels de l'individu, avec l'image de lui qu'il souhaiterait projeter aux autres ou avec les normes de la situation). Cette inconsistance va susciter alors une *évaluation négative du Soi* (vis-à-vis de lui-même, du jugement supposé d'autrui, ou de l'adéquation avec la situation), à l'origine de l'état émotionnel négatif qu'est l'embarras.

Des facteurs individuels amplifiant ou réduisant le potentiel embarrassant des situations

Au-delà des facteurs situationnels déclenchant l'embarras, la propension à éprouver fréquemment de l'embarras dans la vie quotidienne varie d'une personne à l'autre. Une échelle a été proposée pour mesurer cette caractéristique individuelle nommée « *embarrassability* » (*Embarrassability Scale*, Modigliani, 1968, 1971 ; *Susceptibility to Embarrassment Scale*, Kelly & Jones, 1997). Cette dernière est corrélée positivement avec certaines caractéristiques individuelles stables et mesurables sur échelles (Miller, 1987, 1995 ; Sabini et al., 2000), parmi lesquelles l'anxiété sociale (Drummond & Su, 2012 ; Miller, 2014 ; Schlenker & Leary, 1982 ; Sharkey & Singelis, 1995), la peur d'être évalué négativement par autrui (Collins, Westra, Dozois, & Stewart, 2005 ; Watson & Friend, 1969), la peur de rougir (Bögels, Alberts, & De Jong, 1996 ; Dijk, Voncken, & de Jong, 2009), l'appréhension à parler en public (Withers & Vernon, 2006), la timidité (Colonna et al., 2010 ; Crozier, 2010 ; Eggum-Wilkens, Lemery-Chalfant, Aksan, & Goldsmith, 2015), l'emploi de stratégies de coping centrées sur l'émotion plutôt que sur le problème (Maltby & Day, 2000) ou encore une faible estime de soi (Miller, 1987 ; voir aussi Song, Huang, & Li, 2017). On note aussi une association positive entre propension à l'embarras et dépression (Maltby & Day, 2000) et une proximité définitionnelle de l'embarras avec certaines tendances psychopathologiques comme la phobie sociale ou la personnalité évitante (e.g. Blair, Geraci, Hollon, Otero, DeVido, Majestic, Jacobs, Blair, & Pine, 2010 ; Gerlach, Wilhelm, & Roth, 2003). Enfin, des différences selon le genre ou l'âge ont été observées. Ainsi, les femmes éprouveraient plus fréquemment de l'embarras que les hommes (Else-Quest, Higgins, Allison, & Morton, 2012 ; Miller, 1992 ; Sabini et al., 2000 ; Withers & Vernon, 2006). Concernant l'âge, l'adolescence semble être une période durant laquelle les épisodes embarrassants sont plus fréquents et/ou plus intenses (Miller, 1992).

En conclusion, si la propension individuelle à éprouver de l'embarras peut être corrélée à certaines dimensions de la personnalité, l'explication en termes de dispositions n'est jamais première, elle est toujours subordonnée à une approche mettant au centre les situations sociales comme déclencheurs de l'embarras. Si l'entité en lien avec le Soi évalué diffère selon les modèles (le Soi lui-même? autrui? la situation sociale et les normes en jeu?), l'approche psycho-sociale de l'embarras a mis l'accent sur la nature prosociale de son expérience et de son expression.

Les effets sociaux de l'expérience et de l'expression d'embarras

En dépit de la valence négative de cette émotion, *éprouver* de l'embarras ou *l'exprimer* génère d'importants bénéfices sociaux, et ce à court et à long terme, tant pour l'individu que pour autrui.

L'embarras éprouvé comme émotion prosociale

A court terme, une émotion tantôt mobilisatrice, tantôt inhibitrice.

Éprouver de l'embarras favorise la réparation et les comportements altruistes. En tant qu'émotion réflexive, l'embarras agit sur le niveau de conscience de soi et d'attention portée à soi. Or l'apparition des comportements prosociaux est favorisée par un niveau élevé de conscience de soi, par exemple chez des participants qui se savent filmés par des caméras de surveillance (Van Rompay, Vonk & Fransen, 2009), photographiés (Hoover, Wood, & Knowles, 1983) ou qui peuvent visionner leur propre image sur un écran de télévision (Duval, Duval, & Neely, 1979). Abbate et Ruggieri (2008) ont également montré que la probabilité

pour un mendiant de recevoir de l'argent de la part de passants augmente massivement s'il porte à son cou un miroir plutôt qu'un simple carton. Ce lien entre conscience de soi et conduites prosociales a également été observé chez des enfants dès 3-4 ans (Ross, Anderson, & Campbell, 2011). Plus spécifiquement, si une abondante littérature indique que la culpabilité est associée à des tendances à la réparation et à l'altruisme, les travaux induisant de l'embarras chez des participants puis mesurant la fréquence de comportements d'aide ultérieurs sont beaucoup plus rares. L'expérience princeps d'Apsler (1975) a montré que les participants chez qui on avait induit un fort embarras apportaient plus fréquemment leur aide que les participants chez qui l'embarras induit était faible. Dans cette expérience, l'identité de l'émetteur de la demande d'aide était également manipulée : dans la moitié des cas, il s'agissait d'un compère ayant vu le participant effectuer la tâche embarrassante, tandis que pour l'autre moitié des participants, le compère qui émettait la requête n'était pas présent lors de l'induction d'embarras. L'identité de l'émetteur de la requête n'affectait pas la tendance du participant à venir ou non en aide, ce qui suggère que le comportement d'aide ultérieur visait davantage un objectif intrapersonnel (par exemple, rehausser l'estime de soi ou rétablir un état émotionnel satisfaisant) qu'interpersonnel (susciter une impression favorable, « redorer son image » auprès d'autrui). Dans une autre expérience, Cann et Goodman Blackwelder (1984) observaient également une augmentation de la fréquence des comportements d'aide due à l'embarras induit : 80% des participants embarrassés acceptaient de répondre à une requête d'aide contre seulement 45% chez les participants non embarrassés. Enfin, en mesurant la propension des individus à éprouver facilement de l'embarras, Feinberg, Willer et Keltner (2012, Etudes 1a et 1b) ont observé que celle-ci était corrélée positivement au caractère prosocial des individus.

Anticiper une possible expérience d'embarras inhibe l'action. Si une fois éprouvé, l'embarras favorise certains comportements socialement bénéfiques, en revanche son

anticipation peut avoir un effet inhibiteur sur les comportements dès lors que ceux-ci sont perçus comme *potentiellement* embarrassants (e.g. Van Boven, Loewenstein, & Dunning, 2005), par exemple lors de choix quotidiens de consommation (Dahl, Manchanda, & Argo, 2001). Ce mécanisme d'inhibition de l'action peut être socialement positif puisqu'il est le garant de certains comportements de politesse ou de civilité. Il peut toutefois être néfaste lorsqu'il concerne des comportements individuellement ou socialement utiles, tels que des examens médicaux (Consedine et al., 2007 ; Harris, 2006), l'utilisation de préservatifs (Leary, 1995 ; Leary & Dobbins, 1983) ou des comportements d'aide à autrui : dans ce dernier cas, des individus se trouvant face à un compère laissant « par inadvertance » tomber un objet potentiellement embarrassant (i.e., une boîte de tampons périodiques) apportaient moins fréquemment leur aide en ramassant la boîte que lorsqu'il s'agissait d'un objet à contenu neutre comme une boîte de thé (Edelmann et al., 1984), un porte-monnaie (Edwards, 1975) ou un paquet d'enveloppes (Foss & Crenshaw, 1978). Cette anticipation de l'embarras qui pousse à l'inertie se retrouve aussi lorsqu'on effectue des mesures dispositionnelles : dans l'étude de Zoccola et ses collaborateurs (2011), les individus ayant la plus grande propension à être embarrassé(e) étaient ceux qui apportaient leur aide le moins fréquemment et/ou le moins rapidement.

A long terme, une émotion traduisant l'intériorisation du contrôle social. Etre capable de se montrer réflexif est un trait de personnalité socialement valorisé (Auzoult & Hardy-Massard, 2014). Les émotions réflexives, elles, agissent comme des renforcements positifs ou négatifs et ont pour effet l'évitement de comportements déviants moralement (culpabilité, honte) ou socialement (embarras). Sur le plan développemental, l'acquisition progressive de l'embarras va de pair avec l'acquisition des normes sociales, et ce dans un double mouvement. C'est parce que l'enfant assimile les normes sociales qu'il est petit à petit

capable d'évaluer son propre comportement comme étant déviant ou non par rapport à ces normes, et ainsi éprouver de l'embarras. D'un embarras dit « primitif » (entre 4-5 et 8 ans) apparaissant dans des situations de transgression sociale uniquement si une désapprobation claire est exprimée par autrui (moqueries, critiques, etc.), dès 8 ans l'enfant parvient, par l'intériorisation progressive des normes sociales, à une forme d'embarras plus mature, pouvant être éprouvé indépendamment des réactions d'autrui et diversifiant ainsi ses antécédents potentiels : apparaître en public et être le centre de l'attention (Bennett, 1989) ou être en présence de quelqu'un commettant une gaffe (Bennett & Cormack, 1996) deviennent alors, comme chez l'adulte, des situations suffisantes pour créer de l'embarras (Banerjee, Bennett, & Luke, 2012 ; Banerjee & Yuill, 1999; Bennett & Gillingham, 1991). Et à l'inverse, c'est aussi parce que l'embarras est une émotion désagréable éprouvée lors de transgressions que l'enfant intériorise de manière aussi efficace les normes sociales. A la manière de la douleur physique qui prévient l'organisme d'une menace à son intégrité physique (Harris, 2006), la valence négative de l'embarras empêche ou minimise la déviance et permet ainsi le maintien de l'intégrité sociale de l'individu. Opérant comme un outil de « contrôle social intériorisé » (Chekroun & Nugier, 2011 ; Parrott & Harré, 1996 ; Semin & Papadopoulou, 1990), l'embarras est bénéfique d'un point de vue social puisqu'il pousse les individus à respecter les normes. En cela, il est vital pour l'ordre social car garant d'une certaine stabilité (Goffman, 1956, 1974 ; Miller, 2013).

L'embarras éprouvé apparaît donc comme une émotion intrinsèquement prosociale : à court terme, il permet de motiver la personne embarrassée à réparer le tort causé par une bêtise, et à plus long terme, il vise à dissuader la répétition de la transgression. Si faire l'expérience d'une émotion va souvent de pair avec certaines *expressions* (faciales, gestuelles, vocales...), nous allons à présent présenter les conséquences sur autrui de cette expression.

L'expression de l'embarras et son rôle dans les relations et la présentation de soi

L'expression de l'embarras permettrait de maintenir une image positive de soi auprès d'autrui et d'éviter la désapprobation sociale et le rejet (Harris, 2006 ; Leary, Landel, & Patton, 1996). Nous allons présenter plus en détails ces différentes modalités d'expression et leurs effets relationnels.

Signes extérieurs de l'expression de l'embarras. L'embarras est visible par un ensemble de manifestations faciales, gestuelles et vocales telles que « *gaucherie, bredouillement, voix trop aigüe ou trop grave, chevrottements, parole qui se brise, sueurs, pâleur, cillement des yeux, mains qui tremblent, mouvements hésitants, distraction et incongruités* » (Goffman, 1955 ; voir aussi Tracy & Robins, 2004). Malgré une apparence désordonnée et chaotique, cette expression suit un déroulé temporel précis (Keltner, 1995 ; Keltner & Anderson, 2000) : l'individu embarrassé baisse les yeux, a un sourire forcé (ou sourire social, distinct du sourire authentique et sincère « de Duchenne »), qui est contrôlé par un pincement des lèvres. Le regard est souvent mobile et baissé, un mouvement de tête s'opère vers le bas et vers la gauche, et l'individu a fréquemment tendance à se toucher le visage et à faire des mouvements avec ses mains (gestes autocentrés traduisant la nervosité ; Goffman, 1974 ; Keltner & Buswell, 1996). Ces différentes modalités d'expression, partiellement contrôlables par l'individu, sont sujettes aux règles d'expressivité (Ekman, 1982) et présentent ainsi certaines variations interculturelles et groupales (e.g., Kommattam, Jonas, & Fischer, 2017). Toutefois, au centre de cette expression se trouve une manifestation physiologique a priori non contrôlable : le rougissement, « *marque de fabrique de l'embarras* » (Buss, 1980). Pour Darwin (1872), rougir résulte de la « *capacité spécifiquement humaine à adopter pour un*

temps le point de vue d'autrui, particulièrement en ce qui concerne son apparence publique » (p. 309). Le rougissement serait l'expression même de la réflexivité, puisqu'il se produit dans les situations où l'on prend brusquement conscience de soi-même (le « *Soi démasqué* », Crozier, 2006 ; Crozier & De Jong, 2013) et « [...] *d'une divergence négative entre l'image de soi présumée ou désirée et celle qu'on projette effectivement* » (Harris, 1990, p. 68). Soulignant que cette manifestation physiologique n'a aucune fonction biologique particulière et se produit exclusivement sur les parties du corps les plus visibles (visage, cou, oreilles)⁴, Darwin (1872) en avait conclu qu'elle assurait probablement une fonction de communication sociale. Rougir serait une réaction physiologique dont le rôle serait de véhiculer un message à destination d'autrui, autrement dit un moyen non verbal de signaler son embarras. Cette manifestation physiologique serait elle-même modulée par le contexte culturel : dans une étude menée par Edelman, Asendorpf, Contarello, Zammuner, Georgas et Villanueva (1989) à partir de données auto-rapportées, des participants anglais rapportaient rougir deux fois plus, lors de moments embarrassants vécus, que leurs pairs d'Europe du Sud ou d'Allemagne (voir aussi, pour des comparaisons interculturelles, Edelman & Iwawaki, 1987). En ce qui concerne les différences de genre en revanche, si les femmes ont une plus grande propension que les hommes à éprouver de l'embarras, elles ne sont pas plus expressives qu'eux (Edelman & Neto, 1989) et ne rougissent pas davantage (Miller, 1996).

Fonction relationnelle de l'expression de l'embarras.

Nous allons présenter ici en quoi le double message véhiculé par l'expression d'embarras (adhésion aux normes sociales, volonté d'apaisement) en fait un atout relationnel.

⁴ On note le paradoxe du rougissement: l'individu qui rougit, par sa couleur, attire l'attention sur lui alors qu'il souhaitait précisément ne pas se faire remarquer !

Exprimer son embarras, de manière verbale ou non verbale, indique son adhésion aux normes sociales, et est socialement prescrit⁵ dans certaines situations, notamment suite à une transgression ou à des compliments excessifs (Miller, 1996). La tendance à exprimer de l'embarras est d'ailleurs corrélée positivement à l'adhésion aux normes sociales des individus et négativement aux comportements antisociaux (Keltner & Busswell, 1997). Ainsi, annoncer que l'on est très embarrassé(e) peut faire partie d'un rituel introduisant des excuses, ou même se substituer à elles et suffire pour rétablir l'ordre expressif brisé par une transgression (cette formule ayant en elle-même valeur d'excuse, et traduisant une « *émotionnalité ritualisée* » ; Parrott & Harré, 1996). De la même manière, suite à une transgression, des expressions faciales et gestuelles d'embarras peuvent fonctionner comme des excuses non verbales : avec des sourires gênés et des mimiques de désarroi, un individu peut indiquer que son acte n'est ni intentionnel ni habituel, qu'il a conscience d'avoir transgressé une règle et qu'il le regrette (Edelmann, 1982). Enfin, le rougissement véhicule un message similaire : « *Ceux qui rougissent sont en quelque sorte en train de signifier qu'ils connaissent, accordent de l'importance et même craignent les évaluations des autres, et qu'ils partagent profondément les mêmes valeurs ; ils communiquent également leur regret concernant leurs fautes ou les comportements inadéquats qu'ils ont pu avoir, et ainsi se livrent à une sorte de reconnaissance, de confession, et d'excuse visant à [...] éviter l'ostracisme social* » (Castelfranchi & Poggi, 1990, p. 240). Bien que rougir soit une sensation désagréable qu'on cherche souvent à éviter ou à cacher, il s'agit en réalité, dans un contexte de transgression, d'un mode d'expression très approprié et socialement valorisé. Son efficacité réside peut-être dans le fait qu'il est presque impossible à feindre ou à maîtriser ; en cela, il est la preuve de la sincérité de l'embarras exprimé (Dijk, Koenig, Ketelaar, & de Jong, 2011).

⁵ L'expression de l'embarras n'est pas « *une impulsion irrationnelle qui vient rompre un comportement socialement prescrit* », mais bien au contraire « *une partie de ce comportement lui-même ordonné* » (Goffman, 1955).

Par ailleurs, les expressions d'embarras ont aussi pour fonction spécifique de générer l'apaisement chez autrui (Harris, 2006 ; Keltner, 1995 ; Keltner & Buswell, 1997), de désamorcer la tension et d'inhiber l'agressivité : par exemple, des enfants qui ont fait une bêtise sont punis de façon moins sévère par leurs parents s'ils manifestent explicitement de l'embarras par la suite (Castelfranchi & Poggi, 1990). En outre, l'expression de l'embarras a été mise en parallèle avec certaines postures de soumission observées chez certains primates non humains et visant l'apaisement du congénère (Keltner & Buswell, 1997 ; Keltner, Young, & Buswell, 1997). Chez l'être humain, les manifestations d'embarras ont tendance à augmenter l'affection, de la même façon que les gestes de soumission et d'apaisement observés chez ces animaux augmentent la tendance aux interactions affiliatives (de Waal, 1989).

Rôle de l'expression de l'embarras dans la présentation de soi et la gestion des impressions.

Au-delà d'être un atout relationnel, exprimer son embarras apparaît aussi comme un avantage pour renvoyer à autrui une image de soi positive.

Exprimer son embarras permet d'être perçu plus favorablement par autrui (Keltner & Anderson, 2000). Par exemple, suite à un incident, des observateurs évaluent de façon plus positive un transgresseur qui manifeste de l'embarras de façon visible qu'un transgresseur qui reste stoïque et calme (Semin & Manstead, 1982). De la même manière, un individu qui rougit suite à une transgression sociale est perçu plus favorablement que s'il ne rougit pas (de Jong, 1999 ; Dijk, de Jong & Peters, 2009). Enfin, un sourire gêné ou un rire crispé permettent également de faire meilleure impression, car ils allègent l'inconfort et autorisent l'autre interactant à rire lui aussi (Edelmann & Hampson, 1981a).

De manière plus spécifique, exprimer de l'embarras conduit autrui à nous attribuer certains traits de personnalité et intentions socialement valorisés. C'est ce que notait déjà Goffman (1974) dans les cas d'embarras dû à des compliments excessifs : « *quand un individu qui reçoit un compliment rougit de modestie, il apparaît déstabilisé et perd une apparence « d'équilibre », mais en confirme une plus importante : celle d'être modeste* ». Au-delà de la modestie, d'autres caractéristiques peuvent être inférées, comme des traits associés à la prosocialité. Ainsi, dans l'expérience de Keltner, Young et Busswell (1997), on montrait à des participants des photographies de personnages exprimant de la colère, de la honte, de l'embarras ou aucune émotion. Ces participants ont attribué davantage de traits prosociaux (*fiable, aimable, heureux, ajusté...*) qu'antisociaux (*destructeur, dangereux...*) aux personnages qui exprimaient de l'embarras par rapport à ceux qui manifestaient de la honte, de la colère ou aucune émotion. Feinberg et ses collaborateurs (2012) ont également observé ce lien entre expression d'embarras et inférence d'un caractère prosocial à travers une série d'expériences. On présentait aux participants des cibles (i.e., les individus exprimant des émotions) chez qui l'expression de l'embarras était opérationnalisée sous différentes formes : vidéos dans lesquelles des individus-cibles racontaient un épisode embarrassant de leur vie (Etudes 1a, 1b et 2), photographies d'individus-cibles exprimant de l'embarras, de la fierté ou aucune émotion (Etudes 3 et 4) ou interaction entre chaque participant et un compère-cible manifestement embarrassé ou fier (Etude 5). On demandait ensuite aux participants d'évaluer le caractère prosocial des cibles. Dans cette série d'expériences, l'embarras exprimé signalait que l'individu-cible était généreux (Etudes 2, 4 et 5), coopératif (Etude 2), vertueux et digne de confiance (Etudes 2, 3, 4). Ces différents travaux montrent qu'au-delà du simple fait de faire bonne impression, l'expression embarrassée de quelqu'un signale son caractère prosocial, et ce de façon spécifique puisqu'on n'observe pas ce type d'inférences pour d'autres émotions réflexives comme la honte ou la fierté.

Toutefois, l'inférence de traits positifs associée à l'expression d'embarras pourrait varier selon ses modalités exactes d'expression et selon le contexte d'interaction ; ainsi, lors d'une situation fortement normée telle qu'un entretien d'embauche, l'expression d'embarras chez un candidat est perçue favorablement uniquement si elle est maîtrisée, voire théâtralisée, mais le dessert au contraire lorsqu'elle est « brute » et révèle une déstabilisation importante (Maire & Agnoletti, 2018). Ce dernier résultat, apparemment en contradiction avec les précédents, est réconciliable avec ceux-ci si l'on prend en compte le « message » véhiculé implicitement par l'expression de l'embarras : une perte temporaire du contrôle de soi. Celle-ci revêt un caractère ambigu : elle trahit une faiblesse dans la gestion des émotions, mais témoigne aussi de la sincérité et de l'authenticité du repentir de la personne. Ainsi, c'est souvent le contexte d'interaction qui lui confère sa valeur positive ou négative et l'érige soit en atout, lorsque l'authenticité est valorisée, soit en faiblesse, quand le contrôle de soi est préférable. Au-delà du contexte d'interaction, la question reste posée d'une instrumentalisation possible de certaines modalités d'expression de l'embarras. Autrement dit, si celles-ci amènent souvent l'individu à être perçu favorablement par des tiers, pourrait-il en faire usage de manière stratégique, comme une tactique de gestion des impressions visant à donner une bonne image de lui ? Cette piste de l'expression d'embarras comme forme possible de communication sociale au service de la présentation de soi paraît particulièrement intéressante à envisager pour de futures recherches.

Les études sur l'embarras éprouvé et exprimé ont surtout mis l'accent sur ses vertus prosociales et sur ses effets interpersonnels, c'est-à-dire « médiés », indirects, car sociaux. Nous allons à présent examiner d'autres études, plus rares, qui ont mis en évidence ses effets plus directs sur l'individu embarrassé.

Les effets motivationnels et physiologiques ambivalents de l'embarras

L'ambivalence de l'expression d'embarras : signe-t-elle une tendance motivationnelle à l'approche ou à l'évitement ?

L'expression de l'embarras demeure intrigante : marquée par une importante ambivalence, elle pourrait signer des tendances motivationnelles opposées.

Des expressions non verbales ambivalentes. Au-delà de ses vertus pour le groupe et pour l'individu, une caractéristique notoire de l'expression de l'embarras est qu'elle met en jeu des comportements ambivalents, qui oscillent, dans un pattern complexe, entre approche et évitement (Lewis, 2008). Trois d'entre eux vont ici être examinés.

Le premier d'entre eux concerne le regard associé à l'embarras, emblématique de cette ambivalence. Certaines études mentionnent une réduction du contact oculaire du fait de l'abaissement du regard au moment du « pic » d'embarras (Edelmann & Hampson, 1981b ; Harris, 2001 ; Keltner, 1995). Cette fuite du regard serait un symptôme partagé avec les anxieux sociaux (Leary, 1995) et traduirait une volonté d'évitement du contact. En outre, elle est en accord avec l'expérience phénoménologique fréquemment rapportée par des individus interrogés sur leurs propres épisodes embarrassants, et qui évoquent souvent l'envie de se cacher, de disparaître sous terre ou de ne plus être visible (Miller, 1996). Mais une recherche plus récente utilisant l'eye-tracking (Darby & Harris, 2010) révèle au contraire, chez des participants embarrassés, une augmentation de l'attention visuelle portée au visage, et surtout aux yeux d'autrui, principal transmetteur de feedback social et émotionnel. Comment expliquer cette observation indiquant une tendance à l'approche ? Selon les auteurs, les individus embarrassés souhaitent avant toute chose réparer leur bétise afin de se sortir de l'embarras. Or, réparer la situation nécessite de connaître l'interprétation sociale qui en est

faite par autrui (est-il amusé ? en colère ? mal à l'aise également ? etc.) pour s'y ajuster et adopter le comportement le plus adapté possible. C'est en captant le regard d'autrui que l'individu embarrassé pourra obtenir ce type d'information et ainsi ajuster sa réaction à celle d'autrui. En bref, le regard associé à l'embarras semble à la fois fuir celui d'autrui tout en essayant de le capter (en accord avec l'augmentation de la mobilité du regard relevée par Keltner, 1995).

Le deuxième de ces comportements reflétant cette ambivalence approche/évitement est le sourire associé à l'embarras. Chez les individus embarrassés, on note une augmentation du nombre de sourires (Edelmann & Hampson, 1981b ; Leary, Britt, Cutlip, & Templeton, 1992), classiquement associés à la joie et à une tendance à l'approche. Pourtant, le sourire généré en situation d'embarras s'en distingue par deux aspects. D'une part, il s'agit d'un sourire social, « non Duchenne », impliquant uniquement le muscle facial *Grand Zygomatique* et non *Orbicularis Oculi*. D'autre part, l'articulation du sourire avec le regard est différente. Un individu joyeux ou amusé maintient son regard droit jusqu'à ce que son sourire commence à se dissiper (après l'apex, i.e., le point culminant du sourire). Dans le sourire exprimant l'embarras, l'individu détourne le regard dès le début du sourire (Asendorpf, 1990 ; Harris, 2006). Le sourire associé à l'embarras n'est donc clairement pas le révélateur d'un état plaisant, mais est utilisé en tant qu'il est un signal social positif adressé à autrui.

Le troisième point d'ambivalence approche/évitement est reflété par la gestuelle, à travers un décalage entre le sentiment subjectif vécu et les comportements effectifs. L'expérience phénoménologique décrite par les individus embarrassés renvoie très souvent à une sensation de paralysie (se sentir pétrifié(e), ne plus pouvoir bouger, etc.). Cette impression de se sentir figé(e) révèle une tendance au repli sur soi et à l'évitement (Miller, 1996). Paradoxalement, les observations faites auprès de participants embarrassés rapportent une augmentation du nombre de mouvements effectifs du corps (Edelmann & Hampson,

1981b ; Keltner, & Busswell, 1996 ; Lewis, Sullivan, Stanger & Weiss, 1989, pour une observation similaire chez des enfants).

Cette ambivalence expressive et comportementale traduit-elle des tendances motivationnelles ambivalentes ? Ces tendances comportementales oscillant entre approche et évitement peuvent être envisagées comme le reflet extérieur de mouvements internes eux-mêmes ambivalents. Dans le champ des émotions, ces mouvements correspondent aux « tendances à l'action » (Frijda, 1986), élans motivationnels déclenchés par les états émotionnels et pouvant donner lieu, ou non, à une action. L'embarras étant associé à une volonté de réparer l'image de soi auprès d'autrui, cette motivation peut se traduire, au niveau comportemental, de deux façons. L'individu peut chercher à rétablir une image positive soit par un repli sur soi visant à se faire oublier (comme cela peut être le cas pour la honte), soit par un mouvement vers autrui (souvent une conduite réparatrice, à la manière de la culpabilité) (voir Tableau 1). Ainsi, les expressions de repli sur soi (réduction du contact oculaire, sensation de paralysie...) invitent à penser que l'embarras pourrait activer le système comportemental inhibiteur (*Behavioral Inhibition System* ; Gray, Burgess, Schaefer, Yarkoni, Larsen, & Braver, 2005 ; Gray & McNaughton, 2000). L'activation de ce système se fait en réponse à des stimuli signalant une menace de punition ou d'absence de récompense, et a pour effet de réprimer l'action en cours et le mouvement vers les buts. A l'inverse, d'autres expressions orientées vers autrui (sourire, recherche du regard d'autrui, augmentation du nombre de mouvements du corps...) semblent être la manifestation du système comportemental d'approche (*Behavioral Approach System* ; Gray et al., 2000, 2005), système activé en présence de stimuli associés à la récompense ou à l'absence de punition et qui initie ou amplifie l'action de l'organisme envers les buts (Grégoire & Dardenne, 2004).

L'ambivalence des modifications physiologiques associées à l'embarras : Augmentation ou réduction du niveau d'éveil ?

L'embarras est aussi associé à des modifications physiologiques spécifiques, dont certaines sont manifestes dans l'expérience phénoménologique que décrivent des individus embarrassés: « *contraction du diaphragme, légère nausée [...], vertige, bouche sèche, tension des muscles* » (Goffman, 1974, p. 87), sensation d'intense chaleur et de papillons dans le ventre (Edelmann, 1987 ; Leary & Meadows, 1991). L'embarras se caractérise également par un découplage spécifique entre rythme cardiaque et pression artérielle ; alors que pour la plupart des émotions, ces deux mesures covarient, dans le cas de l'embarras elles semblent évoluer de façon autonome (Harris, 2001). Ce pattern spécifique fait d'ailleurs écho à certaines inconsistances de la littérature traitant des modifications physiologiques associées à l'embarras ; certaines études observent par exemple une réduction du rythme cardiaque (Buck & Parke, 1972 ; Buck, Parke, & Buck, 1970), d'autres une augmentation (Hofmann, Moscovitch, & Kim, 2006). Une controverse persiste entre les auteurs quant à savoir si l'embarras est plutôt associé *a)* à une augmentation de l'activation du système parasympathique (et/ou à une réduction de l'activation du système sympathique), qui correspondrait à une réduction du niveau d'éveil (ou « *arousal* »), ou au contraire *b)* à une augmentation de l'activation du système sympathique (et/ou à une réduction de l'activation du système parasympathique), qui correspondrait à une augmentation du niveau d'éveil. Différents indices viennent appuyer ces deux hypothèses.

La première hypothèse est étayée par les travaux de Buss (1980) mettant en évidence un lien entre embarras et anxiété sociale, elle-même associée à une inhibition de l'action. Au niveau physiologique l'embarras serait donc associé à une réduction du niveau d'éveil se traduisant par un ralentissement du rythme cardiaque (Buck & Parke, 1972 ; Buck et al.,

1970; Harris, 2001), et par une réduction de la variabilité du rythme cardiaque et de l'arythmie sinusale respiratoire (Hofmann et al., 2006 ; Servant, Logier, Mouster, & Goudemand, 2008). Cependant, d'autres travaux appuient la seconde hypothèse en montrant un lien entre embarras et augmentation de l'activation du système sympathique (e.g. Drummond, 1997 ; Gerlach et al., 2003 ; Kreibig, 2010). L'embarras serait alors associé à une augmentation du rythme cardiaque (Edelmann, 1987 ; Edelmann et al., 1989 ; Hofmann et al., 2006), de la pression sanguine (Harris, 2001), de la transpiration et de la température du corps (Buck et al., 1970 ; Hofmann et al., 2006 ; Shearn, Bergman, Hill, Abel, & Hinds, 1992). Par ailleurs, le rougissement est dû à la vasodilatation entraînant un afflux massif de sang au niveau du visage, du cou et des oreilles, parties du corps innervées par le système sympathique. Ce faisceau d'indices tendrait à montrer que l'embarras active davantage le système sympathique, et suscite plutôt une augmentation du niveau d'éveil physiologique visant la mobilisation de l'organisme et la préparation à l'action.

En dépit d'une littérature peu abondante, il apparaît que l'embarras génère des modifications à la fois motivationnelles et physiologiques. Bien que documentées, elles témoignent d'une ambivalence notable : l'embarras pousse-t-il à l'approche ou à l'évitement ? Est-il associé à une réduction ou une augmentation de l'éveil ? Ces questions, pour l'instant en suspens, ont pourtant des conséquences quant à l'effet que pourrait avoir l'embarras sur l'individu (notamment sur les plans cognitif et socio-cognitif), question relativement peu traitée par la littérature existante qui s'est essentiellement focalisée sur ses conséquences interpersonnelles.

Limites méthodologiques et perspectives de recherche

A la suite des différents causes et effets de l'embarras rapportés ci-dessus, nous présenterons les principales limites méthodologiques aux travaux mentionnés. De manière succincte, nous suggérerons ensuite trois perspectives de recherche, inscrites dans une approche cognitive ou socio-cognitive : la première questionne l'impact de l'embarras sur l'activité cognitive, la deuxième interroge les effets de l'embarras sur l'attention portée à soi, la troisième, de manière plus spéculative, suggère l'embarras comme médiateur dans le phénomène d'hypocrisie induite.

De la difficulté d'opérationnaliser l'embarras

Dans la littérature portant sur les émotions, l'épineuse question de l'opérationnalisation est constamment posée, à la fois comme variable mesurée ou manipulée. La mesure de l'embarras, à notre connaissance, a été proposée uniquement à l'aide d'échelles demandant aux participants d'évaluer leur niveau d'embarras parmi un ensemble plus large d'états émotionnels (Eller et al., 2011 ; Finger et al., 2006 ; Hawk et al., 2011).

Pour ce qui est de la manipulation de l'embarras, la difficulté se trouve décuplée pour quatre raisons majeures : *a)* sa nature sociale qui impose le regard (réel ou imaginé) d'un tiers, rendant délicats son opérationnalisation et/ou son contrôle, *b)* sa nature a priori plus superficielle que les autres émotions, puisqu'il implique le Soi dit « périphérique », *c)* sa possible fugacité, puisqu'il est produit dans, voire par, une situation sociale dynamique, et enfin *d)* son importante variabilité interculturelle. Ainsi, la complexité à opérationnaliser l'embarras impose de mentionner certaines limites méthodologiques aux différents travaux présentés. Parmi ces derniers, on peut distinguer deux grandes catégories de méthodes

employées : celles fondées sur l'enregistrement d'une situation embarrassante « en direct » et celles fondées sur le souvenir ou la projection des participants dans une telle situation.

La première catégorie de méthodes a cherché à saisir directement l'ensemble des propriétés, antécédents et effets de l'embarras éprouvé. D'une part, certains travaux utilisaient l'*induction* d'embarras chez les participants à l'aide de mises en situation amenant les participants à adopter un comportement embarrassant : danser et/ou chanter devant un public ou en se sachant filmé(e), renverser ou casser quelque chose, lire un petit texte et se présenter dans une langue étrangère, rire pendant trente secondes, être exposé(e) à des images érotiques en présence de tiers, annoncer à un compère sa mauvaise performance à une tâche, imiter un petit enfant en train de piquer une colère, sucer des objets, ou encore converser avec un autre participant à une distance interpersonnelle faible sur un sujet intime (e.g., Apsler, 1975 ; Brown & Garland, 1971 ; Buck & Parke, 1972 ; Buck et al., 1970 ; Edelman, 1982 ; Edelman & Hampson, 1981b ; Garland & Brown, 1972 ; Miller, 1987 ; Modigliani, 1971 ; Song et al., 2017). Comme l'ensemble des procédures d'induction d'émotions négatives, ce type de procédures peut être déontologiquement controversé (Kappas & Descôteaux, 2004) dans la mesure où il s'agit d'une pratique invasive pouvant entraver l'intégrité psychique des participants, et ce d'autant plus que les états négatifs sont induits de manière plus durable que les états positifs (Monteil & François, 1998). D'autre part, d'autres études ont eu recours à l'*observation* des comportements des participants *in situ*, en milieu écologique dans des contextes supposés embarrassants, par exemple à la sortie des toilettes (Cann & Goodman Blackwelder, 1984), face à un compère laissant tomber à terre une boîte de tampons périodiques (e.g., Edelman et al., 1984 ; Edwards, 1975 ; Foss & Crenshaw, 1978) ou encore lors d'exposés oraux en classe auprès d'élèves (Marcus & Miller, 1999). Au vu de la diversité des situations supposées embarrassantes (induites ou observées *in situ*) et des importantes variations inter-individuelles dans la propension à éprouver de l'embarras, on peut

s'interroger : induit-on ou observe-t-on toujours de l'embarras ? Si oui, est-il « pur » ou mêlé à d'autres émotions ? Quelle est son intensité ? Il est regrettable que les études n'aient pas systématiquement proposé un contrôle a posteriori du niveau réel d'embarras des participants (hormis pour Costa, Dinsbach, Manstead, & Bitti, 2001 ; Darby & Harris, 2010 ; Drummond, 1997 ; Drummond & Su, 2012 ; Gerlach et al., 2003 ; Harris, 2001 ; Hofmann et al., 2006). Ce type de vérifications post-induction, qu'il s'agisse de mesures auto-rapportées sur échelles ou de mesures physiologiques, est pourtant très fréquent dans les procédures classiques d'induction d'émotions de base (par musique, vidéos, images, rappel autobiographique, etc.; pour des méta-analyses sur le sujet, voir aussi Gerrards-Hesse, Spies, & Hesse, 1994 ; Gilet, 2008 ; Westermann, Spies, Stahl, & Hesse, 1996).

La seconde catégorie de méthodes approchait l'embarras de manière indirecte. Il pouvait s'agir de travailler à partir de *données auto-rapportées passées* de participants décrivant a posteriori des épisodes embarrassants de leur propre vie, et ce de manière ouverte (e.g., Eller et al., 2011 ; Miller, 1992, 1996 ; Miller & Tangney, 1994 ; Shimanoff, 1984) ou par questionnaires explorant certains aspects comportementaux, physiologiques ou phénoménologiques (e.g., Consedine et al., 2007 ; Edelman & Iwawaki, 1987 ; Edelman & Neto, 1989 ; Edelman et al., 1989 ; Leary & Dobbins, 1983). Toutefois, cette méthode a posteriori peut se révéler approximative puisqu'elle est soumise, entre autres, à d'importants biais mnésiques. C'est pourquoi les méthodes visant la *projection* des participants dans une possible situation embarrassante ont également été très utilisées. Il s'agissait de présenter aux participants des scénarios écrits (vignettes), des bandes dessinées, des photographies, ou même des vidéos mettant en scène un individu embarrassé, avec pour consigne de se « mettre à la place » du personnage embarrassé ou d'un observateur extérieur, et d'imaginer sa réaction, son sentiment subjectif, son expérience physiologique, l'impression produite en situation, le motif permettant de justifier cette réaction, etc. (e.g., Edelman & Hampson,

1981a ; Feinberg et al., 2012 ; Finger et al., 2006 ; Manstead & Semin, 1981 ; Melchers et al., 2015 ; Semin & Manstead, 1981, 1982 ; Takahashi et al., 2004 ; Van Boven et al., 2005). Cette seconde catégorie de méthodes présente l'avantage d'être moins invasive, plus accessible pour un public plus jeune (Banerjee et al., 2012 ; Banerjee & Yuill, 1999; Bennett & Cormack, 1996 ; Colonna et al., 2010, pour une utilisation auprès d'enfants). Par ailleurs, un contrôle a posteriori des états émotionnels a dans certains cas été effectué, à l'aide d'échelles auto-rapportées (Eller et al., 2011). Ce type de méthodes se heurte toutefois aux mêmes limites que l'ensemble des méthodes directes. D'une part, un biais de désirabilité sociale peut conduire les participants, dans un souci de présentation de soi positive, à orienter leur réponse selon ce qu'ils jugent socialement valorisé ou en fonction des attentes perçues de l'expérimentateur. D'autre part, les difficultés liées à l'introspection font que les participants n'ont pas forcément un accès direct et précis à leurs propres états internes.

Perspectives pour de futures recherches

En dépit des difficultés méthodologiques mentionnées, nous proposons ici trois perspectives de recherche permettant un éclairage sur les aspects cognitifs et sociaux de l'embarras.

Quel(s) effet(s) de l'embarras sur la cognition ? L'embarras étant une émotion « *cognitivement complexe* » (Campos, Barrett, Lamb, Goldsmith, & Stenberg, 1983) et « *dépendante des cognitions* » (Izard, Ackerman, & Schultz, 1999), il est raisonnable de penser qu'elle pourrait en retour affecter certains processus cognitifs généraux. Or, ses effets sur l'activité cognitive demeurent quasi inexplorés par la littérature.

Comme nous l'avons souligné, les tendances motivationnelles associées, qui correspondent à l'activation des systèmes comportementaux d'approche et/ou d'évitement, ont pour objectif d'orienter et de préparer le comportement de l'individu à l'action ou à la non-action. On peut ainsi penser que ces tendances motivationnelles pourraient affecter l'activité cognitive des individus dans un but de préparation à l'(in)action : l'activation du système d'approche serait associée à une augmentation des performances cognitives, tandis que l'activation du système d'inhibition serait associée à une réduction de ces mêmes performances (e.g. Bradley, Codispoti, Cuthbert, & Lang, 2001). De la même manière, les modifications physiologiques générées par l'embarras pourraient également affecter le fonctionnement cognitif des individus. L'embarras pourrait en effet être associé a) à une tendance à l'évitement-inhibition et/ou à une réduction du niveau d'éveil dont on peut penser qu'elles occasionneraient une diminution des performances cognitives, ou au contraire b) à une tendance à l'approche et/ou une augmentation du niveau d'éveil, qui elles seraient susceptibles de stimuler les performances cognitives.

Dès lors, l'exploration des effets de l'embarras sur l'activité cognitive générale pourrait constituer un terrain d'études prometteur et apporter en retour une meilleure compréhension du pattern motivationnel et physiologique de l'embarras. A notre connaissance, seule une récente étude (Maire, Brochard, Kop, Dioux, & Zagar, 2017) a cherché à voir si l'induction d'embarras, de joie ou de tristesse pouvait affecter les performances à une tâche de décision lexicale, impliquant des processus de bas niveau, fortement automatisés. Dans cette étude, les données étaient traitées à l'aide d'un modèle stochastique qui permet de décomposer les données obtenues lors de tâches de chronométrie mentale à choix binaire en différents paramètres (*Diffusion Model*, Ratcliff, 1978) auxquels on peut faire correspondre différents mécanismes psychologiques. L'utilisation de ce Modèle de Diffusion a ainsi permis d'identifier précisément quels mécanismes étaient sensibles aux

états émotionnels. Il apparaît que la joie affecterait certains mécanismes physiologiques impliqués dans la tâche, ayant trait au niveau d'éveil général, tandis que l'embarras pourrait possiblement moduler des mécanismes stratégiques, reflétés par le critère de décision, c'est-à-dire la quantité d'informations nécessaire au participant pour donner sa réponse (tendancielle plus élevée chez les participants embarrassés, indiquant une stratégie prudente et conservatrice, que chez les participants du groupe contrôle, traduisant une stratégie plus audacieuse et libérale). Certes fragiles, ces premiers résultats vont dans le sens d'une inhibition de l'action suscitée par l'embarras, et invitent à approfondir l'exploration de la question des effets de l'embarras sur l'activité cognitive. En particulier, l'utilisation de stimuli à valence émotionnelle dans des tâches de chronométrie mentale telle que la décision lexicale pourrait être envisagée afin *a)* de mettre en évidence d'éventuels effets de congruence observés avec des émotions de base (e.g., Niedenthal, Halberstadt, & Setterlund, 1997 ; Sereno, Scott, Yao, Thaden, & O'Donnell, 2015) mais pas avec des émotions réflexives, et *b)* de voir si cette tendance à la prudence observée chez les participants embarrassés pourrait conjointement se traduire par un biais de traitement en faveur des stimuli à valence négative, tel qu'observé chez les individus anxieux (e.g., Bar-Haim, Lamy, Pergamin, Bakermans-Kranenburg, & Van Ijzendoorn, 2007).

Quel(s) effet(s) de l'embarras sur l'attention portée à soi ? La catégorisation des modèles des antécédents de l'embarras que nous avons proposée met en évidence un second questionnement sous-jacent : l'évaluation du Soi se fait-elle par soi-même, par autrui, ou par la situation sociale et les normes qui y sont rattachées ? Cette interrogation fait d'ailleurs écho à l'ambivalence des tendances à l'action recensées, tantôt orientées vers soi, tantôt vers autrui. Elle pose plus largement la question de l'effet de l'embarras sur l'attention portée à soi, c'est-à-dire, dans une perspective cognitive, sur la quantité de ressources attentionnelles allouées à

ses propres états internes et aux éléments de l'environnement se rapportant à soi (Auzoult, 2012). L'attention portée à soi est mesurable par des échelles auto-rapportées (*Self-Consciousness Scale*, Fenigstein, Scheier, & Buss 1975 ; *Situational Self-Awareness Scale*, Govern & Marsch, 2001, traduite et validée en français par Auzoult, 2013), mais également par des questions ouvertes évaluant le degré de centration sur soi (tâche de listing de pensées, Cacioppo & Petty, 1981 ; tâche de complètement de phrases, Exner, 1973 ; mesure d'intention comportementale, Green & Sedikides, 1999) ou le nombre de pronoms personnels de la première personne du singulier (tâche de choix de pronoms, Wegner & Giuliano, 1983 ; tâche consistant à raconter une histoire, Fenigstein & Levine, 1984). Les mesures de chronométrie mentale, plus rares, permettent également une quantification de l'attention à soi fine et non soumise au biais de désirabilité sociale (tâche de décision lexicale avec des mots associés ou non au Soi, Eichstaedt & Silvia, 2003 ; tâche de Stroop avec des mots associés ou non au Soi, Mayer, Allen, & Beauregard, 1985 ; tâche d'appariement entre formes et personnages soi/non soi, Sui, He, & Humphreys, 2012).

Yang, Yang et Chiou (2010) ont montré que la culpabilité augmentait l'attention portée à soi, tandis que la honte la réduisait (voir Tableau 1). Ce résultat va dans le sens de la distinction opérée par Green et Sedikides (1999): les émotions qui diminuent l'attention portée à soi (autrement dit centrées sur autrui, comme la culpabilité) conduisent souvent à l'approche, tandis que celles qui l'amplifient (c'est-à-dire centrées sur le Soi, telles que la honte) mènent en général à l'évitement. Ces deux études sont aussi en accord avec de nombreux travaux issus de la psychologie sociale et clinique, indiquant que la culpabilité a souvent été associée à une orientation de l'attention vers autrui et des tendances à l'action prosociale, souvent dans le but de réparer un tort, tandis que la honte a plutôt été associée à des tendances à l'évitement, la paralysie ou la fuite (repli sur soi-même visant à réparer l'image de soi et rehausser l'estime de soi) (e.g., Tangney et al., 1996).

En revanche, l'effet de l'embarras sur l'attention portée à soi n'a à notre connaissance pas été investigué. Emotion à la fois réflexive et sociale, l'embarras résulte de la conscience excessive que l'attention des *autres* est portée sur le *Soi* (Zeman, 2001)⁶. Au niveau comportemental, il conduit à mettre en place des stratégies visant à restaurer la présentation du *Soi* auprès d'*autrui*. Ces éléments de définition font donc osciller le focus attentionnel de l'individu embarrassé entre deux pôles (*Soi* vs. *autrui*) et peuvent ainsi conduire à deux hypothèses concurrentes concernant l'effet de l'embarras sur l'attention portée à soi. La première de ces hypothèses suggère que l'embarras, à la manière de l'anxiété sociale ou de la timidité auxquelles il est corrélé, renforce l'attention portée à soi (Miller, 1996). Il a été en effet décrit comme un état désagréable « *characterized by tension, self-focused attention, and feelings of self-consciousness* » (Leary et al., 1996, p. 620). Cette hypothèse peut être soutenue par les modèles de l'embarras déjà évoqués et qui mettent en avant sa dimension intra-personnelle (l'embarras résultant du décalage perçu par l'individu entre son *Soi* idéal en termes de standards personnels et le *Soi* tel qu'il est présenté aux autres en situation ; Babcock, 1988 ; Babcock & Sabini, 1990 ; Krishna et al., 2015). L'embarras étant suscité par l'évaluation du *Soi* par le *Soi*, on est conduit à penser qu'à la manière de la honte, cette auto-évaluation du *Soi* mènerait à une augmentation de l'attention portée à soi. Mais une hypothèse alternative peut aussi être proposée si l'on intègre la dimension sociale et interpersonnelle de cette émotion, qui s'éprouve en la présence réelle ou imaginée d'*autrui*. Au niveau expressif et comportemental, l'embarras s'accompagne souvent d'une augmentation des comportements altruistes (e.g., Apsler, 1975 ; Cann & Goodman Blackwelder, 1984) ainsi que d'une recherche d'approbation sociale (Edelmann, 1985) et de réassurance sociale (Miller, 2014). Les modèles situés (Goffman, 1974) et interpersonnels (Edelmann, 1985, 1987 ; Manstead & Semin, 1981) présentés viennent soutenir cette hypothèse, indiquant que l'embarras résulte

⁶ Zeman (2001) assimile même la conscience de soi à la capacité à être embarrassé (« *self-consciousness as proneness to embarrassment* », p. 1266).

d'une divergence entre le Soi présenté en situation et les attentes supposées d'autrui (Sugawara, 1998) ou les normes sociales de présentation de soi dans le contexte ; il devrait conduire l'individu à porter son attention sur autrui et sur la façon dont, en situation, les autres réagissent à l'épisode embarrassant, au détriment de l'attention qu'il porte à lui-même. De futures recherches destinées à tester un possible effet de l'embarras sur le niveau d'attention portée à soi (et le cas échéant, à apprécier le sens de cet effet) paraissent ainsi engageantes pour démêler les composantes sociales et réflexives de cette émotion complexe.

L'embarras, un candidat potentiel pour expliquer l'hypocrisie induite ? Il a été montré que les émotions morales peuvent agir comme des facteurs médiateurs pour expliquer l'effet « brebis galeuse » (Chekroun & Nugier, 2011). De la même manière, il paraît raisonnable d'envisager l'embarras comme un médiateur possible dans le phénomène d'hypocrisie induite⁷. Dans le paradigme classique, le participant est amené à énoncer une norme sociale à laquelle il prétend explicitement adhérer (par exemple, il évoque ses convictions écologiques) avant qu'on lui rappelle dans un second temps qu'il a par le passé transgressé cette norme (par exemple, on lui indique que quelqu'un a rapporté qu'il ne triait pas ses déchets). L'état de dissonance cognitive qui s'ensuit peut amener l'individu à se comporter par la suite de manière encore plus normative que si ces deux étapes préalables n'avaient pas eu lieu (e.g., Liégeois, Codou, Rubens, & Priolo, 2017). Deux types d'interprétations ont notamment été avancés. L'interprétation parcimonieuse s'appuie sur l'*inconsistance* entre une attitude socialement désirable et des comportements allant à l'encontre de cette attitude, qui génère une tension motivationnelle suffisante pour expliquer le regain de normativité du comportement qui s'ensuit (Gawronski, 2012 ; Priolo & Liégeois, 2008). Une seconde interprétation fait intervenir en amont la notion de *menace du Soi* (Aronson, 1999) : la

⁷ Les auteurs remercient l'expert anonyme qui a suggéré cette piste de réflexion.

perception de cette inconsistance par l'individu l'amène à se découvrir hypocrite, or il ne souhaite pas l'être. Ce décalage menace l'intégrité du Soi, et génère un état inconfortable de tension psychologique qu'il va chercher à réduire par le comportement « sur-normatif ».

La situation expérimentale d'hypocrisie induite pourrait ainsi être considérée comme un cas particulier de situation embarrassante, dans laquelle l'embarras, état émotionnel suscité par la *perception d'un écart* générant une *évaluation négative du Soi* (voir notre synthèse des modèles ci-dessus) pourrait agir comme un médiateur entre la dissonance et le comportement sur-normatif. La tendance à l'action associée, au-delà de pouvoir être décrite en termes d'approche/évitement, serait avant tout orientée vers l'objectif de réduire l'inconfort lié à l'état émotionnel négatif, en agissant sur la source même de cet état. Le comportement sur-normatif pourrait alors jouer un tel rôle, et ce de manière différente selon l'interprétation du phénomène. Dans l'interprétation parcimonieuse en terme d'inconsistance, on peut penser que la source de cet inconfort peut être en partie liée au regard désapprobateur d'autrui ; le principal objectif poursuivi par l'individu avec son comportement sur-normatif sera de rétablir une image positive de lui aux yeux d'autrui, renvoyant plutôt aux modèles interpersonnels de l'embarras. L'interprétation faisant intervenir la menace du Soi, elle, indiquerait plutôt une volonté de l'individu, par son comportement sur-normatif, de restaurer un Soi intègre et consistant, et ainsi une estime de soi satisfaisante ; elle s'appuierait plutôt sur les modèles intra-personnels de l'embarras.

Dans cette perspective envisageant l'embarras comme un facteur médiateur, l'insertion de mesures d'états émotionnels à l'intérieur du paradigme de l'hypocrisie induite, mais également leur manipulation expérimentale, nous paraissent constituer une piste de recherche prometteuse.

Références bibliographiques

- Apsler, R. (1975). Effects of embarrassment on behavior toward others. *Journal of Personality and Social Psychology*, 32(1), 145-153. doi:10.1037/h0076699
- Aronson, E. (1999). The power of self-persuasion. *American Psychologist*, 54(11), 875-884.
- Asendorpf, J. (1984). Shyness, embarrassment, and self-presentation: A control theory approach. *The Self in Anxiety, Stress, and Depression*, 109-114. doi:10.1016/S0166-4115(08)62118-4
- Asendorpf, J. (1990). The expression of shyness and embarrassment. In W. R. Crozier (Ed.), *Shyness and embarrassment: Perspectives from social psychology* (pp. 87-118). Cambridge: Cambridge University Press.
- Ausubel, D. P. (1955). Relationships between shame and guilt in the socializing process. *Psychological Review*, 62(5), 378-390.
- Auzoult, L. (2012). *Conscience de soi et régulations individuelles et sociales*. Paris: Dunod.
- Auzoult, L. (2013). A French version of the situational self-awareness scale. *European Review of Applied Psychology*, 63(1), 41-47. doi:10.1016/j.erap.2012.08.004
- Auzoult, L., & Hardy-Massard, S. (2014). Desirability associated with the expression of self-consciousness in a French population. *Swiss Journal of Psychology*, 73(3), 183-188. doi:10.1024/1421-0185/a000131
- Babcock, M. K. (1988). Embarrassment: A window on the self. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 18, 459-483. doi:10.1111/j.1468-5914.1988.tb00510.x
- Babcock, M. K., & Sabini, J. (1990). On differentiating embarrassment from shame. *European Journal of Social Psychology*, 20, 151-169. doi:10.1002/ejsp.2420200206
- Bar-Haim, Y., Lamy, D., Pergamin, L., Bakermans-Kranenburg, M. J., & Van Ijzendoorn, M. H. (2007). Threat-related attentional bias in anxious and nonanxious individuals: a meta-analytic study. *Psychological Bulletin*, 133(1), 1-24. doi:10.1037/0033-2909.133.1.1
- Bastin, C., Harrison, B. J., Davey, C. G., Moll, J., & Whittle, S. (2016). Feelings of shame, embarrassment and guilt and their neural correlates: A systematic review. *Neuroscience & Biobehavioral Reviews*, 71, 455-471. doi:10.1016/j.neubiorev.2016.09.019
- Banerjee, R., Bennett, M., & Luke, N. (2012). Children's reasoning about self-presentation following rule violations: The role of self-focused attention. *Child Development*, 83(5), 1805-1821. doi:10.1111/j.1467-8624.2012.01813.x
- Banerjee, R., & Yuill, N. (1999). Children's explanations for self-presentational behaviour. *European Journal of Social Psychology*, 29(1), 105-111.
- Baumeister, R. F., Stillwell, A. M., & Heatherton, T. F. (1994). Guilt: An interpersonal approach. *Psychological Bulletin*, 115(2), 243-267. doi:10.1037/0033-2909.115.2.243
- Bennett, M. (1989). Children's self-attribution of embarrassment. *British Journal of Developmental Psychology*, 7(3), 207-217. doi:10.1111/j.2044-835X.1989.tb00801.x
- Bennett, M., & Cormack, C. (1996). Age and embarrassment at others' gaffes. *The Journal of Social Psychology*, 136(1), 113-115. doi:10.1080/00224545.1996.9923034
- Bennett, M., & Gillingham, K. (1991). The role of self-focused attention in children's attributions of social emotions to the self. *Journal of Genetic Psychology*, 152, 303-309. doi:10.1080/00221325.1991.9914688
- Bennett, M., & Matthews, L. (2000). The role of second-order belief-understanding and social context in children's self-attribution of social emotions. *Social Development*, 9(1), 126-130. doi:10.1111/1467-9507.t01-1-00115
- Berthoz, S., Armony, J. L., Blair, R. J. R., & Dolan, R. J. (2002). An fMRI study of intentional and unintentional (embarrassing) violations of social norms. *Brain*, 125(8), 1696-1708. doi:10.1093/brain/awf190

- Blair, K. S., Geraci, M., Hollon, N., Otero, M., DeVido, J., Majestic, C., Jacobs, M., Blair, R. J. R., & Pine, D. S. (2010). Social norm processing in adult social phobia: atypically increased ventromedial frontal cortex responsiveness to unintentional (embarrassing) transgressions. *American Journal of Psychiatry*, 167(12), 1526-1532. doi:10.1176/appi.ajp.2010.09121797
- Bögels, S. M., Alberts, M., & de Jong, P. J. (1996). Self-consciousness, self-focused attention, blushing propensity and fear of blushing. *Personality and Individual Differences*, 21(4), 573-581. doi:10.1016/0191-8869(96)00100-6
- Borg, I., Staufenbiel, T., & Scherer, K. R. (1988). On the symbolic basis of shame. In K. R. Scherer (Ed.), *Facets of emotion: Recent research* (pp. 79-98). Hillsdale, NJ, England: Lawrence Erlbaum Associates.
- Bradley, M. M., Codispoti, M., Cuthbert, B. N., & Lang, P. J. (2001). Emotion and motivation I: Defensive and appetitive reactions in picture processing. *Emotion*, 1(3), 276-298. doi:10.1037/1528-3542.1.3.276
- Brandt, J. R., Kennedy, W. A., Patrick, C. J., & Curtin, J. J. (1997). Assessment of psychopathy in a population of incarcerated adolescent offenders. *Psychological Assessment*, 9(4), 429-435. doi:10.1037/1040-3590.9.4.429
- Brown, B. R., & Garland, H. (1971). The effects of incompetency, audience acquaintanceship, and anticipated evaluative feedback on face-saving behavior. *Journal of Experimental Social Psychology*, 7(5), 490-502. doi:10.1016/0022-1031(71)90011-4
- Brown, P. & Levinson, S. C. (1987). *Politeness: Some universals in language usage*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Buck, R. W., & Parke, R. D. (1972). Behavioral and physiological response to the presence of a friendly or neutral person in two types of stressful situations. *Journal of Personality and Social Psychology*, 24(2), 143-153.
- Buck, R. W., Parke, R. D., & Buck, M. (1970). Skin conductance, heart rate, and attention to the environment in two stressful situations. *Psychonomic Science*, 18(2), 95-96.
- Buss, A. H. (1980). *Self-consciousness and social anxiety*. San Francisco: Freeman.
- Buss, A. H., Iscoe, I. & Buss, E. H. (1979). The development of embarrassment. *Journal of Psychology*, 103, 227-230.
- Cacioppo, J. T., & Petty, R. E. (1981). Social psychological procedures for cognitive response assessment: The thought-listing technique. *Cognitive Assessment*, 309-342.
- Campos, J. J., Barrett, K. C., Lamb, M. E., Goldsmith, H. H., & Stenberg, C. (1983). Socioemotional development. In M. M. Haith & J. J. Campos (Eds.), *Handbook of child psychology. Vol. 2: Infancy and development psychology* (pp. 783-915). New York: Wiley.
- Cann, A., & Goodman Blackwelder, J. (1984). Compliance and mood: A field investigation of the impact of embarrassment. *Journal of Psychology*, 117, 221-226. doi:10.1080/00223980.1984.9923681
- Castelfranchi, C., & Poggi, I. (1990). Blushing as discourse: Was Darwin wrong? In W. R. Crozier (Ed.), *Shyness and embarrassment: Perspectives from social psychology* (pp. 230-254). Cambridge, England: Cambridge University Press.
- Chekroun, P., & Nugier, A. (2011). "I'm ashamed because of you, so please, don't do that!": Reactions to deviance as a protection against a threat to social image. *European Journal of Social Psychology*, 41, 479-488. doi:10.1002/ejsp.809
- Chobhthaigh, S. N., & Wilson, C. (2015). Children's understanding of embarrassment: Integrating mental time travel and mental state information. *British Journal of Developmental Psychology*, 33(3), 324-339. doi:10.1111/bjdp.12094
- Collins, K. A., Westra, H. A., Dozois, D. J., & Stewart, S. H. (2005). The validity of the brief version of the Fear of Negative Evaluation Scale. *Journal of Anxiety Disorders*, 19(3), 345-359. doi:10.1016/j.janxdis.2004.02.003

- Colonnesi, C., Engelhard, I. M., & Bögels, S. M. (2010). Development in children's attribution of embarrassment and the relationship with theory of mind and shyness. *Cognition and Emotion*, 24 (3), 514-521. doi:10.1080/02699930902847151
- Consedine, N. S., Krivoshekova, Y. S., & Harris, C. R. (2007). Bodily embarrassment and judgment concern as separable factors in the measurement of medical embarrassment: Psychometric development and links to treatment-seeking outcomes. *British Journal of Health Psychology*, 12(3), 439-462. doi:10.1348/135910706X118747
- Costa, M., Dinsbach, W., Manstead, A. S., & Bitti, P. E. R. (2001). Social presence, embarrassment, and nonverbal behavior. *Journal of Nonverbal Behavior*, 25(4), 225-240.
- Crozier, W. R. (2006). *Blushing and the social emotions: The self unmasked*. New York: Palgrave MacMillan.
- Crozier, W. R. (2010). Shyness and the development of embarrassment and the self-conscious emotions. In R. J. Rubin & K. H. Coplan, *The development of shyness and social withdrawal* (pp. 42-63). New York: Guilford Press.
- Crozier, W. R., & de Jong, P. J (2013). *The psychological significance of the blush*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Cupach, W. R., & Metts, S. (1994). *Facework*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Dahl, D. W., Manchanda, R. V., & Argo, J. J. (2001). Embarrassment in consumer purchase: The roles of social presence and purchase familiarity. *Journal of Consumer Research*, 28(3), 473-481.
- Darby, R. S., & Harris, C. R. (2010). Embarrassment's effect on facial processing. *Cognition and Emotion*, 24 (7), 1250-1258. doi:10.1080/02699930903211183
- Darwin, C. (1872). *The expression of emotions in man and animals*. New York: Philosophical Library.
- De Hooge, I. E., Zeelenberg, M., & Breugelmans, S. M. (2007). Moral sentiments and cooperation: Differential influences of shame and guilt. *Cognition and Emotion*, 21(5), 1025-1042. doi:10.1080/02699930600980874
- Dijk, C., de Jong, P. J., Peters, M. L. (2009). The remedial value of blushing in the context of transgressions and mishaps. *Emotion*, 9(2), 287-291. doi:10.1037/a0015081
- Dijk, C., Koenig, B., Ketelaar, T., & de Jong, P. J. (2011). Saved by the blush: Being trusted despite defecting. *Emotion*, 11(2), 313-319. doi:10.1037/a0022774
- Dijk, C., Voncken, M. J., & de Jong, P. J. (2009). I blush, therefore I will be judged negatively: Influence of false blush feedback on anticipated others' judgments and facial coloration in high and low blushing-fearfuls. *Behaviour Research and Therapy*, 47(7), 541-547. doi:10.1016/j.brat.2009.03.005
- De Waal, F. B. (1989). *Peacemaking among primates*. Cambridge: Harvard University Press.
- Drummond, P. D. (1997). The effect of adrenergic blockade on blushing and facial blushing. *Psychophysiology*, 34(2), 163-168. doi:10.1111/j.1469-8986.1997.tb02127.x
- Drummond, P. D., & Su, D. (2012). The relationship between blushing propensity, social anxiety and facial blood flow during embarrassment. *Cognition and Emotion*, 26(3), 561-567. doi:10.1080/02699931.2011.595775
- Duval, S., Duval, V. H., & Neely, R. (1979). Self-focus, felt responsibility, and helping behavior. *Journal of Personality and Social Psychology*, 37(10), 1769-1778. doi:10.1037/0022-3514.37.10.1769
- Edelmann, R. J. (1982). The effect of embarrassed reactions upon others. *Australian Journal of Psychology*, 34, 359-367. doi:10.1080/00049538208254730
- Edelmann, R. J. (1985). Social embarrassment: An analysis of the process. *Journal of Social and Personal Relationships*, 2, 195-213. doi:10.1177/0265407585022006
- Edelmann, R. J. (1987). *The psychology of embarrassment*. Chichester, UK: Wiley.

- Edelmann, R. J., Asendorpf, J., Contarello, A., Zammuner, V., Georgas, J., & Villanueva, C. (1989). Self-reported expression of embarrassment in five European cultures. *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 20(4), 357-371. doi:10.1177/0022022189204002
- Edelmann, R. J., Childs, J., Harvey, S., Kellock, I., & Strain-Clark, C. (1984). The effect of embarrassment on helping. *Journal of Social Psychology*, 124, 253-254. doi:10.1080/00224545.1984.9922856
- Edelmann, R. J., & Hampson, S. E. (1981a). The recognition of embarrassment. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 7, 109-116. doi:10.1177/014616728171017
- Edelmann, R. J., & Hampson, S. E. (1981b). Embarrassment in dyadic interaction. *Social Behavior and Personality*, 9, 171-177. doi:10.2224/sbp.1981.9.2.171
- Edelmann, R. J., & Iwawaki, S. (1987). Self-reported expression and consequences of embarrassment in the United Kingdom and Japan. *Psychologia*, 30, 205-216.
- Edelmann, R. J., & Neto, F. (1989). Self-reported expression and consequences of embarrassment in Portugal and the UK. *International Journal of Psychology*, 24(1-5), 351-366. doi:10.1080/00207594.1989.10600052
- Edwards, J. J. A. (1975). Returning a dropped object: Effect of response cost and number of potential helpers. *Journal of Social Psychology*, 97, 169-171. doi:10.1080/00224545.1975.9923336
- Eggum-Wilkens, N. D., Lemery-Chalfant, K., Aksan, N., & Goldsmith, H. H. (2015). Self-conscious shyness: Growth during toddlerhood, strong role of genetics, and no prediction from fearful shyness. *Infancy*, 20(2), 160-188. doi:10.1111/inf.12070
- Eichstaedt, J., & Silvia, P. J. (2003). Noticing the self: Implicit assessment of self-focused attention using word recognition latencies. *Social Cognition*, 21(5), 349-361. doi:10.1521/soco.21.5.349.28686
- Ekman, P. (1982). *Emotion in the human face*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Ekman, P. (1992). An argument for basic emotions. *Cognition and Emotion*, 6(3-4), 169-200. doi:10.1080/02699939208411068
- Eller, A., Koschate, M., & Gilson, K.-M. (2011). Embarrassment: The ingroup-outgroup audience effect in faux pas situations. *European Journal of Social Psychology*, 41, 489-500. doi:10.1002/ejsp.815
- Else-Quest, N. M., Higgins, A., Allison, C., & Morton, L. C. (2012). Gender differences in self-conscious emotional experience: A meta-analysis. *Psychological Bulletin*, 138(5), 947-981. doi:10.1037/a0027930
- Exner, J. E. (1973). The self-focus sentence completion: A study of egocentricity. *Journal of Personality Assessment*, 37(5), 437-455. doi:10.1080/00223891.1973.10119902
- Feinberg, M., Willer, R., & Keltner, D. (2012). Flustered and faithful: Embarrassment as a signal of prosociality. *Journal of Personality and Social Psychology*, 102 (1), 81-97. doi:10.1037/a0025403
- Fenigstein, A., & Levine, M. P. (1984). Self-attention, concept activation, and the causal self. *Journal of Experimental Social Psychology*, 20(3), 231-245. doi:10.1016/0022-1031(84)90049-0
- Fenigstein, A., Scheier, M. F., & Buss, A. H. (1975). Public and private self-consciousness: Assessment and theory. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 43(4), 522-527. doi:10.1037/h0076760
- Finger, E.C., Marsh, A., A., Kamel, N., Mitchell, D. G. V., & Blair, J. R. (2006). Caught in the act: The impact of audience on the neural response to morally and socially inappropriate behavior. *Neuroimage*, 33(1), 414-421. doi:10.1016/j.neuroimage.2006.06.011
- Foss, R. D., & Crenshaw, N. C. (1978). Risk of embarrassment and helping. *Social Behavior and Personality*, 6(2), 243-245. doi:10.2224/sbp.1978.6.2.243
- Frijda, N. H. (1986). *The emotions*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Garland, H., & Brown, B. R. (1972). Face-saving as affected by subjects' sex, audiences' sex and audience expertise. *Sociometry*, 280-289. doi:10.2307/2786623
- Gawronski, B. (2012). Back to the future of dissonance theory: Cognitive consistency as a core motive. *Social Cognition*, 30(6), 652-668. doi:10.1521/soco.2012.30.6.652

- Gerlach, A. L., Wilhelm, F. H., & Roth, W. T. (2003). Embarrassment and social phobia: The role of parasympathetic activation. *Journal of Anxiety Disorders*, 17(2), 197-210. doi:10.1016/S0887-6185(02)00197-4
- Gerrards-Hesse, A., Spies, K., & Hesse, F. W. (1994). Experimental inductions of emotional states and their effectiveness: A review. *British Journal of Psychology*, 85(1), 55-78. doi:10.1111/j.2044-8295.1994.tb02508.x
- Gilet, A. L. (2008). Procédures d'induction d'humeurs en laboratoire: Une revue critique. *L'Encéphale: Revue de Psychiatrie Clinique Biologique et Thérapeutique*, 34(3), 233-239. doi:10.1016/j.encep.2006.08.003
- Green, J. D., & Sedikides, C. (1999). Affect and self-focused attention revisited: The role of affect orientation. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 25(1), 104-119. doi:10.1177/0146167299025001009
- Goffman, E. (1955). On facework: An analysis of ritual elements in social interaction. *Psychiatry*, 18, 213-231. doi:10.1080/00332747.1955.11023008
- Goffman, E. (1956). Embarrassment and social organization. *American Journal of Sociology*, 62, 264-271. doi:10.1086/222003
- Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Paris: Editions de Minuit.
- Govern, J. M., & Marsch, L. A. (2001). Development and validation of the situational self-awareness scale. *Consciousness and Cognition*, 10, 366-378. doi:10.1006/ccog.2001.0506
- Graton, A., & Ric, F. (2017). Toward a better understanding of the guilt-reparation association: The potential implication of attentional processes. *L'Année Psychologique*, 117(3), 379-404. doi:10.4074/S0003503317003037
- Gray, J. A., Burgess, G., Schaefer, A., Yarkoni, T., Larsen, R., & Braver, T. (2005). Affective personality differences in neural processing efficiency confirmed using fMRI. *Cognitive, Affective and Behavioral Neuroscience*, 5, 182-190. doi:10.3758/CABN.5.2.182
- Gray, J. A., & McNaughton, N. (2000). *The neuropsychology of anxiety*. London: Oxford University Press.
- Grégoire, C., & Dardenne, B. (2004). Affect et stratégies d'approche-évitement. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 17(1), 111-144.
- Haidt, J. (2003). The moral emotions. In R. J. Davidson, K. R. Scherer, & H. H. Goldsmith (Eds.), *Handbook of affective sciences* (pp. 852-870). Oxford: Oxford University Press.
- Hareli, S., & Parkinson, B. (2008). What's social about social emotions?. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 38(2), 131-156. doi :10.1111/j.1468-5914.2008.00363.x
- Harris, C. R. (2001). Cardiovascular responses of embarrassment and effects of emotional suppression in a social setting. *Journal of Personality and Social Psychology*, 81(5), 886-897. doi:10.1037/0022-3514.81.5.886
- Harris, C. R. (2006). Embarrassment: A form of social pain. *American Scientist*, 94(6), 524-533.
- Harris, P. R. (1990). Shyness and embarrassment in psychological theory and ordinary language. In W. Crozier (Ed.), *Shyness and embarrassment: Perspectives from social psychology* (pp. 59-86). New York, NY US: Cambridge University Press.
- Harter, S. (1999). *The construction of the Self*. New York: Guilford Press.
- Hawk, S. T., Fischer, A. H. & Van Kleef, G. A. (2011). Taking your place or matching your face: Two paths to empathic embarrassment. *Emotion*, 11 (3), 502-513. doi:10.1037/a0022762
- Heerey, E. A., Keltner, D., & Capps, L. M. (2003). Making sense of self-conscious emotion: Linking theory of mind and emotion in children with autism. *Emotion*, 3(4), 394-400. doi:10.1037/1528-3542.3.4.394
- Hofmann, S. G., Moscovitch, D. A., & Kim, H. J. (2006). Autonomic correlates of social anxiety and embarrassment in shy and non-shy individuals. *International Journal of Psychophysiology*, 61(2), 134-142. doi:10.1016/j.ijpsycho.2005.09.003

- Hoover, C. W., Wood, E. E., & Knowles, E. S. (1983). Forms of social awareness and helping. *Journal of Experimental Social Psychology*, 19(6), 577-590. doi:10.1016/0022-1031(83)90017-3
- Howell, A. J., Turowski, J. B., & Buro, K. (2012). Guilt, empathy, and apology. *Personality and Individual Differences*, 53(7), 917-922. doi:10.1016/j.paid.2012.06.021
- Izard, C. E. (1977). *Human emotions*. New York: Plenum.
- Izard, C. E. (1994). Innate and universal facial expressions: Evidence from developmental and cross-cultural research. *Psychological Bulletin*, 116, 288-299. doi:10.1037/0033-2909.115.2.288
- Izard, C. E., Ackerman, B. P., & Schultz, D. (1999). Independent emotions and consciousness: Self-consciousness and dependent emotions. In J. A. Singer, P. Salovey, J. A. Singer, P. Salovey (Eds.), *At play in the fields of consciousness: Essays in honor of Jerome L. Singer* (pp. 83-102). Mahwah, NJ, US: Lawrence Erlbaum Associates Publishers.
- Jourdheuil, R., & Petit, E. (2015). Émotions morales et comportement prosocial: Une revue de la littérature. *Revue d'Economie Politique*, 125(4), 499-525. doi:10.3917/redp.254.0499
- Kappas, A., & Descôteaux, J. (2004). Les promesses et limites de l'étude de l'émotion en laboratoire. In G. Kirouac (Ed.), *Cognition et émotions* (pp. 11-36). Laval : Presses Universitaires de Laval.
- Keltner, D. (1995). The signs of appeasement: Evidence for the distinct displays of embarrassment, amusement, and shame. *Journal of Personality and Social Psychology*, 68, 441-454. doi:10.1037/0022-3514.68.3.441
- Keltner, D. (1996). Evidence for the distinctness of embarrassment, shame, and guilt: A study of recalled antecedents and facial expressions of emotion. *Cognition and Emotion*, 10(2), 155-172. doi:10.1080/026999396380312
- Keltner, D. & Anderson, C. (2000). Saving face for Darwin: The functions and uses of embarrassment. *Current Directions in Psychological Science*, 187-192. doi:10.1111/1467-8721.00091
- Keltner, D., & Buswell, B. (1996). Evidence for the distinctness of embarrassment, shame, and guilt: A study of recalled antecedents and facial expressions of emotion. *Cognition and Emotion*, 10(2), 155-172. doi:10.1080/026999396380312
- Keltner, D., & Buswell, B. N. (1997). Embarrassment: Its distinct form and appeasement functions. *Psychological Bulletin*, 122, 250-270. doi:10.1037/0033-2909.122.3.250
- Keltner, D., & Haidt, J. (1999). Social functions of emotions at four levels of analysis. *Cognition and Emotion*, 13(5), 505-521. doi:10.1080/026999399379168
- Keltner, D., Young, R. C., & Buswell, B. N. (1997). Appeasement in human emotion, social practice, and personality. *Aggressive Behavior*, 23, 359-374.
- Ketelaar, T., & Au, W. T. (2003). The effects of feelings of guilt on the behaviour of uncooperative individuals in repeated social bargaining games: An affect-as-information interpretation of the role of emotion in social interaction. *Cognition and Emotion*, 17(3), 429-453. doi:10.1080/02699930143000662
- Kim, K., Cho, S., & Lee, J. H. (2012). The influence of self-focused attention on blushing during social interaction. *Social Behavior and Personality*, 40(5), 747-754. doi:10.2224/sbp.2012.40.5.747
- Kitayama, S., Markus, H. R., & Matsumoto, H. (1995). Culture, self, and emotion: A cultural perspective on "self-conscious" emotions. In J. P. Tangney & K. W. Fischer (Eds.), *Self-conscious emotions: The psychology of shame, guilt, embarrassment, and pride* (pp. 439-464). New York, NY, US: Guilford Press.
- Kommattam, P., Jonas, K. J., & Fischer, A. H. (2017). We are sorry, they don't care: Misinterpretation of facial embarrassment displays in Arab-White intergroup contexts. *Emotion*, 17(4), 658-668. doi:10.1037/emo0000261
- Kreibig, S. D. (2010). Autonomic nervous system activity in emotion: A review. *Biological psychology*, 84(3), 394-421. doi:10.1016/j.biopsycho.2010.03.010

- Krishna, A., Herd, K. B., & Aydinoglu, N. Z. (2015). Wetting the bed at twenty-one: Embarrassment as a private emotion. *Journal of Consumer Psychology*, 25(3), 473-486. doi:10.1016/j.jcps.2015.02.005
- Liégeois, A., Codou, O., Rubens, L., & Priolo, D. (2017). « Faites ce que je dis, pas ce que je fais »: synthèse et perspectives du paradigme de l'hypocrisie induite. *Psychologie Française*, 62(2), 177-194. doi:10.1016/j.psfr.2015.12.001
- Leary, M. R. (1995). *Self-presentation: Impression management and interpersonal behavior*. Madison, WI: Brown & Benchmark.
- Leary, M. R., Britt, T. W., Cutlip, W. D., & Templeton, J. L. (1992). Social blushing. *Psychological Bulletin*, 112(3), 446-460. doi:10.1037/0033-2909.112.3.446
- Leary, M. R., & Dobbins, S. E. (1983). Social anxiety, sexual behavior, and contraceptive use. *Journal of Personality and Social Psychology*, 45, 1347-1354. doi:10.1037/0022-3514.45.6.1347
- Leary, M. R., Landel, J. L., & Patton, K. M. (1996). The motivated expression of embarrassment following a self-presentational predicament. *Journal of Personality*, 64(3), 619-636. doi:10.1111/j.1467-6494.1996.tb00524.x
- Leary, M. R., & Meadows, S. (1991). Predictors, elicitors, and concomitants of social blushing. *Journal of Personality and Social Psychology*, 60(2), 254-262. doi:10.1037/0022-3514.60.2.254
- Lewis, M. (1992). *Shame: The exposed Self*. New York: Free Press.
- Lewis, M. (2008). Self-conscious emotions: Embarrassment, pride, shame, and guilt. In M. Lewis & J. M. Haviland & L. F. Barrett (Eds.), *Handbook of emotions* (pp. 742-756). New York: Guilford Press.
- Lewis, M., Alessandri, S. M., & Sullivan, M. W. (1992). Differences in shame and pride as a function of children's gender and task difficulty. *Child Development*, 63(3), 630-638. doi:10.1111/j.1467-8624.1992.tb01651.x
- Lewis, M., Sullivan, M. W., Stanger, C., & Weiss, M. (1989). Self-development and self-conscious emotions. *Child Development*, 60(1), 146-156. doi:10.2307/1131080
- Maire, H., & Agnoletti, M.-F. (2018). Effets de l'expression d'embarras et de la personnalité du candidat sur l'évaluation, la réaction comportementale et la décision d'embauche du recruteur. *Psychologie du Travail et des Organisations*, 24(2), 144-162. doi:10.1016/j.pto.2018.02.001
- Maire, H., Brochard, R., Kop, J. L., Dioux, V., & Zagar, D. (2017). Effect of emotional states in a lexical decision task. A diffusion model analysis. *Swiss Journal of Psychology*, 76, 71-79. doi:10.1024/1421-0185/a000193
- Maltby, J., & Day, L. (2000). The reliability and validity of a susceptibility to embarrassment scale among adults. *Personality and Individual Differences*, 29(4), 749-756. doi:10.1016/S0191-8869(99)00229-9
- Manstead, A. S. R., & Semin, G. R. (1981). Social transgressions, social perspectives and social emotionality. *Motivation and Emotion*, 5 (3), 249-261. doi:10.1007/BF00993888
- Marcus, D. K. & Miller, R. S. (1999). The perception of "live" embarrassment: A social relations analysis of class presentations. *Cognition and Emotion*, 13(1), 105-117. doi:10.1080/026999399379393
- Mayer, J. D., Allen, I. P., & Beauregard, K. (1995). Mood inductions for four specific moods: A procedure employing guided imagery. *Journal of Mental Imagery*, 19(1, 2), 133-150.
- McDonald, L. M., & Davies, M. F. (1983). Effects of being observed by a friend or a stranger on felt embarrassment and attributions of embarrassment. *Journal of Psychology*, 113, 171-174. doi:10.1080/00223980.1983.9923571
- Melchers, M., Markett, S., Montag, C., Trautner, P., Weber, B., Lachmann, B., Buss, P., Heinen, R., & Reuter, M. (2015). Reality TV and vicarious embarrassment: An fMRI study. *Neuroimage*, 109, 109-117. doi:10.1016/j.neuroimage.2015.01.022
- Miller, R. S. (1987). Empathic embarrassment: Situational and personal determinants of reactions to the embarrassment of another. *Journal of Personality and Social Psychology*, 53, 1061-1069. doi:10.1037/0022-3514.53.6.1061

- Miller, R. S. (1992). The nature and severity of self-reported embarrassing circumstances. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 18, 190-198. doi:10.1177/0146167292182010
- Miller, R. S. (1995). On the nature of embarrassability: Shyness, social evaluation, and social skill. *Journal of Personality*, 63(2), 315-339. 10.1111/j.1467-6494.1995.tb00812.x
- Miller, R. S. (1996). *Embarrassment: Poise and peril in everyday life*. New York: Guilford Press.
- Miller, R. S. (2001). On the primacy of embarrassment in social life. *Psychological Inquiry*, 12, 30- 33.
- Miller, R. S. (2013). The interactive origins and outcomes of embarrassment. In W. R. Crozier & P. J. de Jong (Eds.), *The psychological significance of the blush* (pp. 185–202). Cambridge: Cambridge University Press.
- Miller, R. S. (2014). Embarrassment and social anxiety disorder: Fraternal twins or distant cousins? In S. G. Hofmann & P. M. DiBartolo (Eds.), *Social anxiety: Clinical, developmental, and social perspectives* (pp. 117-140). San Diego, CA, US: Elsevier Academic Press.
- Miller, R. S., & Tangney, J. P. (1994). Differentiating embarrassment and shame. *Journal of Social and Clinical Psychology*, 13(3), 273-287. doi:10.1521/jscp.1994.13.3.273
- Modigliani, A. (1968). Embarrassment and embarrassability. *Sociometry*, 31, 313-326. doi:10.2307/2786616
- Modigliani, A. (1971). Embarrassment, facework, and eye contact: Testing a theory of embarrassment. *Journal of Personality and Social Psychology*, 17, 15-24. doi:10.1037/h0030460
- Moll, J., & de Oliveira-Souza, R. (2007). Moral judgments, emotions and the utilitarian brain. *Trends in Cognitive Sciences*, 11(8), 319-321. doi:10.1016/j.tics.2007.06.001
- Moll, J., de Oliveira-Souza, R., Eslinger, P. J., Bramati, I. E., Mourão-Miranda, J., Andreiuolo, P. A., & Pessoa, L. (2002). The neural correlates of moral sensitivity: A functional magnetic resonance imaging investigation of basic and moral emotions. *The Journal of Neuroscience*, 22(7), 2730-2736.
- Moll, J., Zahn, R., de Oliveira-Souza, R., Krueger, F., & Grafman, J. (2005). The neural basis of human moral cognition. *Nature Reviews Neuroscience*, 6(10), 799-809. doi:10.1038/nrn1768
- Monteil, J. M., & François, S. (1998). Asymmetry and time span of experimentally induced mood. *Current Psychology of Cognition*, 17(3), 621-633.
- Niedenthal, P. M., Halberstadt, J. B., & Setterlund, M. B. (1997). Being happy and seeing “happy”: Emotional state mediates visual word recognition. *Cognition and Emotion*, 11, 403-432. doi:10.1080/026999397379863
- Niedenthal, P. M., Krauth-Gruber, S., & Ric, F. (2006). *Psychology of emotion. Interpersonal, experiential, and cognitive approaches*. New York: Psychology Press.
- Niedenthal, P. M., Tangney, J. P., & Gavanski, I. (1994). “If only I weren’t” Versus “If only I hadn’t”: Distinguishing shame and guilt in counterfactual thinking. *Journal of Personality and Social Psychology*, 67(4), 585-595. doi:10.1037/0022-3514.67.4.585
- Parrott, W. G., & Harré, R. (1996). Embarrassment and the threat to character. In R. Harré, & W. G. Parrott (Eds.), *The emotions: Social, cultural, and biological dimensions* (pp. 39-56). London: Sage Publications.
- Parrott, W. G., Sabini, J., & Silver, M. (1988). The roles of self-esteem and social interaction in embarrassment. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 14(1), 191-202. doi:10.1177/0146167288141019
- Priolo, D., & Liégeois, A. (2008). Prôner une norme et la transgresser: Le rôle des normes sociales dans le paradigme de l'hypocrisie induite. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 3, 19-32. doi:10.3917/cips.079.0019
- Ratcliff, R. (1978). A theory of memory retrieval. *Psychological Review*, 85, 59-108. doi:10.1037/0033-295X.85.2.59

- Repacholi, B. M. (1998). Infants' use of attentional cues to identify the referent of another person's emotional expression. *Developmental Psychology*, 34(5), 1017-1025. doi:10.1037/0012-1649.34.5.1017
- Robbins, B. D., & Parlavecchio, H. (2006). The unwanted exposure of the Self: A phenomenological study of embarrassment. *The Humanistic Psychologist*, 34(4), 321-345. doi:10.1207/s15473333thp3404_3
- Ross, J., Anderson, J. R., & Campbell, R. N. (2011). I remember me: Mnemonic self-reference effects in preschool children. *Monographs of the Society for Research in Child Development*, 76(3), 1-87.
- Russell, J. A., & Widen, S. C. (2002). Words versus faces in evoking children's knowledge of the causes of emotions. *International Journal of Behavioral Development*, 26, 97-103. doi:
- Sabini, J., Garvey, B., & Hall, A. L. (2001). Shame and embarrassment revisited. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 27(1), 104-117. doi:10.1177/0146167201271009
- Sabini, J., Siepmann, M., Stein, J., & Meyerowitz, M. (2000). Who is embarrassed by what? *Cognition and Emotion*, 14(2), 213-240. doi:10.1080/0269993000378941
- Schank, R. C., & Abelson, R. P. (1977). *Scripts, plans, goals and understanding: An inquiry into human knowledge structures*. Oxford England: Lawrence Erlbaum.
- Schlenker, B. R., & Leary, M. R. (1982). Social anxiety and self-presentation: A conceptualization model. *Psychological Bulletin*, 92(3), 641-669. doi:10.1037/0033-2909.92.3.641
- Seidner, L. B., Stipek, D. J., & Feshbach, N. D. (1988). A developmental analysis of elementary school-aged children's concepts of pride and embarrassment. *Child Development*, 59(2), 367-377. doi:10.2307/1130316
- Semin, G. R. & Manstead, A. S. R. (1982). The social implications of embarrassment displays and restitution behaviour. *European Journal of Social Psychology*, 12, 367-377. doi:10.1002/ejsp.2420120404
- Semin, G. R., & Manstead, A. S. R. (1981). The beholder beheld: A study of social emotionality. *European Journal of Social Psychology*, 11(3), 253-265. doi:10.1002/ejsp.2420110302
- Semin, G. R., & Papadopoulou, K. (1990). The acquisition of reflexive social emotions: The transmission and reproduction of social control through joint action. In G. Duveen, & B. Lloyd (Eds), *Social representations and the development of knowledge* (pp.107-125). Cambridge: Cambridge University Press.
- Sereno, S. C., Scott, G. G., Yao, B., Thaden, E. J., & O'Donnell, P. J. (2015). Emotion word processing: Does mood make a difference? *Frontiers in Psychology*, 6, 1-13. doi:10.3389/fpsyg.2015.01191
- Servant, D., Logier, R., Mouster, Y., & Goudemand, M. (2008). La variabilité de la fréquence cardiaque. Intérêts en psychiatrie. *L'Encéphale*, 93, 423-428. doi:10.1016/j.encep.2008.06.016
- Shariff, A. F., & Tracy, J. L. (2009). Knowing who's boss: Implicit perceptions of status from the nonverbal expression of pride. *Emotion*, 9 (5), 631-639. doi:10.1037/a0017089
- Sharkey, W. F., & Singelis, T. M. (1995). Embarrassability and self-construal: A theoretical integration. *Personality and Individual Differences*, 19(6), 919-926. doi:10.1016/S0191-8869(95)00125-5
- Shearn, D., Bergman, E., Hill, K., Abel, A., & Hinds, L. (1992). Blushing as a function of audience size. *Psychophysiology*, 29(4), 431-436. doi:10.1111/j.1469-8986.1992.tb01716.x
- Shimanoff, S. B. (1984). Commonly named emotions in everyday conversations. *Perceptual and Motor Skills*, 58(2), 514-514. doi:10.2466/pms.1984.58.2.514
- Silver, M., Sabini, J., & Parrott, W.G. (1987). Embarrassment: A dramaturgic account. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 17(1), 47-61. doi:10.1111/j.1468-5914.1987.tb00087.x
- Smetana, J. G. (1985). Preschool children's conceptions of transgressions: Effects of varying moral and conventional domain-related attributes. *Developmental Psychology*, 21(1), 18-29. doi:10.1037/0012-1649.21.1.18

- Smith, R. H., Webster, J. M., Parrott, W. G., & Eyre, H. L. (2002). The role of public exposure in moral and non moral shame and guilt. *Journal of Personality and Social Psychology*, 83(1), 138-159. doi:10.1037/0022-3514.83.1.138
- Song, X., Huang, F., & Li, X. (2017). The effect of embarrassment on preferences for brand conspicuousness: The roles of self-esteem and self-brand connection. *Journal of Consumer Psychology*, 27(1), 69-83. doi:10.1016/j.jcps.2016.05.001
- Sugawara, K. (1998). *Why do people feel embarrassment. The social psychology of embarrassment and self-image*. Tokyo: Saiensusha.
- Sui, J., He, X., & Humphreys, G. W. (2012). Perceptual effects of social salience: Evidence from self-prioritization effects on perceptual matching. *Journal of Experimental Psychology: Human Perception and Performance*, 38(5), 1105-1117. doi:10.1037/a0029792
- Takahashi, H., Yahata, N., Koeda, M., Matsuda, T., Asai, K., & Okubo, Y. (2004). Brain activation associated with evaluative processes of guilt and embarrassment: An fMRI study. *Neuroimage*, 23, 967-974. doi:10.1016/j.neuroimage.2004.07.054
- Tangney, J. P. (1995). Recent advances in the empirical study of shame and guilt. *The American Behavioral Scientist*, 38(8), 1132-1145. doi:10.1177/0002764295038008008
- Tangney, J. P. & Dearing, R. L. (2002). *Shame and guilt*. New York: The Guilford Press.
- Tangney, J. P., Mashek, D., & Stuewig, J. (2005). Shame, guilt, and embarrassment: Will the real emotion please stand up?. *Psychological Inquiry*, 16(1), 44-48.
- Tangney, J. P., Miller, R. S., Flicker, L., & Barlow, D. H. (1996). Are shame, guilt, and embarrassment distinct emotions? *Journal of Personality and Social Psychology*, 70(6), 1256-1269. doi:10.1037/0022-3514.70.6.1256
- Tangney, J. P., Stuewig, J., & Mashek, D. J. (2007). Moral emotions and moral behavior. *Annual Review of Psychology*, 58, 345-372. doi:10.1146/annurev.psych.56.091103.070145
- Tangney, J. P., Wagner, P., Fletcher, C., & Gramzow, R. (1992). Shamed into anger? The relation of shame and guilt to anger and self-reported aggression. *Journal of Personality and Social Psychology*, 62(4), 669-675. doi:10.1037/0022-3514.62.4.669
- Thompson, T. (2014). Personal and vicarious embarrassability: Common and unique personality correlates. *Journal of Individual Differences*, 35(1), 22-29. doi:10.1027/1614-0001/a000122
- Tracy, J. L., Robins, R. W., & Schriber, R. A. (2009). Development of a FACS-verified set of basic and self-conscious emotion expressions. *Emotion*, 9(4), 554-559. doi:10.1037/a0015766
- Tomkins, S. S. (1962). *Affect, imagery, consciousness: The positive affects* (Vol. 1). London: Tavistock.
- Tracy, J. L., & Robins, R. W. (2004). Putting the Self into self-conscious emotions: A theoretical model. *Psychological Inquiry*, 15(2), 103-125. doi:10.1207/s15327965pli1502_01
- Tracy, J. L., Robins, R. W., & Schriber, R. A. (2009). Development of a FACS-verified set of basic and self-conscious emotion expressions. *Emotion*, 9, 554-559. doi:10.1037/a0015766
- Van Boven, L., Loewenstein, G., & Dunning, D. (2005). The illusion of courage in social predictions: Underestimating the impact of fear of embarrassment on other people. *Organizational Behavior and Human Decision Processes*, 96(2), 130-141. doi:10.1016/j.obhdp.2004.12.001
- Van Rompay, T. J., Vonk, D. J., & Fransen, M. L. (2009). The eye of the camera effects of security cameras on prosocial behavior. *Environment and Behavior*, 41(1), 60-74. doi:10.1177/0013916507309996
- Wallbott, H. G., & Scherer, K. R. (1995). *Cultural determinants in experiencing shame and guilt*. In J. P. Tangney & K. W. Fischer (Eds.), *Self-conscious emotions: The psychology of shame, guilt, embarrassment, and pride* (pp. 465-487). New York, NY, US: Guilford Press.
- Watson, D., & Friend, R. (1969). Measurement of social-evaluative anxiety. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 33(4), 448-457. doi:10.1037/h0027806

- Wegner, D. M., & Giuliano, T. (1983). Social awareness in story comprehension. *Social Cognition*, 2(1), 1-17. doi:10.1521/soco.1983.2.1.1
- Weiner, B., Graham, S., & Chandler, C. (1982). Pity, anger, and guilt: An attributional analysis. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 8(2), 226-232. doi:10.1177/0146167282082007
- Westermann, R., Spies, K., Stahl, G., & Hesse, F. W. (1996). Relative effectiveness and validity of mood induction procedures: A meta-analysis. *European Journal of Social Psychology*, 26(4), 557-580.
- Widen, S. C., Pochedly, J. T., & Russell, J. A. (2015). The development of emotion concepts: A story superiority effect in older children and adolescents. *Journal of Experimental Child Psychology*, 131, 186-192. doi:10.1016/j.jecp.2014.10.009
- Widen, S. C., & Russell, J. A. (2003). A closer look at preschoolers' freely produced labels for facial expressions. *Developmental Psychology*, 39, 114-128. doi:10.1037/0012-1649.39.1.114
- Widen, S. C., & Russell, J. A. (2010). Children's scripts for social emotions: Causes and consequences are more central than are facial expressions. *British Journal of Developmental Psychology*, 28(3), 565-581. doi:10.1348/026151009X457550d
- Withers, L. A. & Vernon, L. L. (2006). To err is human: Embarrassment, attachment, and communication apprehension. *Personality and Individual Differences*, 40, 99-110. doi:10.1016/j.paid.2005.06.018
- Xu, H., Begue, L., & Shankland, R. (2011). Guilt and guiltlessness: An integrative review. *Social and Personality Psychology Compass*, 5(7), 440-457. doi:10.1111/j.1751-9004.2011.00364.x
- Yang, M. L., Yang, C. C., & Chiou, W. B. (2010). When guilt leads to other orientation and shame leads to egocentric self-focus: Effects of differential priming of negative affects on perspective taking. *Social Behavior and Personality: An International Journal*, 38(5), 605-614. doi:10.2224/sbp.2010.38.5.605
- Zeman, A. (2001). Consciousness. *Brain*, 124, 1263-1289.
- Zoccola, P. M., Green, M. C., Karoutsos, E., Katona, S. M. & Sabini, J. (2011). The embarrassed bystander: Embarrassability and the inhibition of helping. *Personality and Individual Differences*, 51, 925-929. doi:10.1016/j.paid.2011.07.026